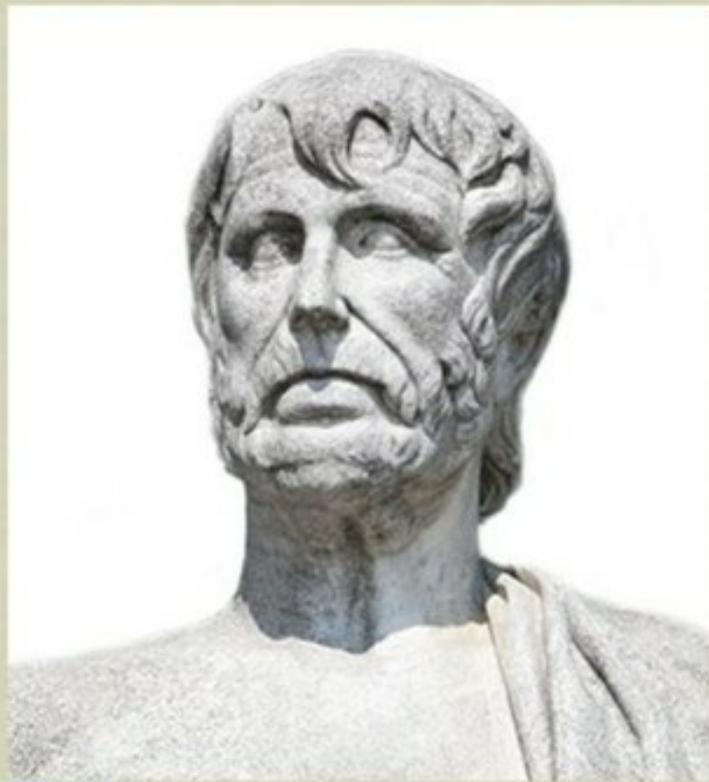


# SÉNÈQUE



## Œuvres Complètes

---

Arvensa Editions

# ARVENSA ÉDITIONS

La référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française



Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité.  
Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications:

Je m'inscris >

Ou rendez-vous sur notre site internet :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

ISBN : 9791027300839

©Arvensa® Editions

## NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des Éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable, tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse.

Nous avons donc le très grand plaisir de vous présenter cette édition numérique originale des œuvres du grand philosophe stoïcien, dramaturge et homme d'état romain que fut Sénèque<sup>[1]</sup>.

Pour constituer notre édition, nous avons puisé dans différentes sources :

Pour la *Notice de présentation sur la vie et les écrits de Sénèque*, les *Consolations*, les *Dialogues*, les *Questions naturelles*, les *Fragments* et les *pièces en vers*, nous avons choisi la très riche édition Hachette de 1914, traduite par Joseph Baillard. Cette édition présente suit généralement le texte latin de l'édition Lemaire, en profitant toutefois de la publication faite à Leipzig par Fickert en 1842, 3 vol. in-8° et des annotations que J. Baillard a apportées chaque fois qu'il a cru devoir s'écarter du texte Lemaire.

Pour les ouvrages sus-nommés, nous avons adopté le classement de l'édition Hachette qui présente l'intérêt d'un ordre d'écriture chronologique.

Les dix pièces des Tragédies, quant à elles, ont été traduites par Eugène Greslou, pour l'excellente édition C.-L.-F. Panckoucke de 1834.

Deux annexes enrichissent notre édition : une passionnante étude de Charles Aubertin, couronnée par l'Académie française, *Sénèque et saint Paul*, sur les rapports supposés entre le philosophe et l'apôtre ainsi que le récit, traduit par Jean-Louis Burnouf, que fait Tacite de la mort de Sénèque dans ses *Annales*.

Enfin, nos propres présentations, notes et références complètent cette édition ainsi que de nombreuses illustrations choisies parmi notre

patrimoine culturel.

Si, malgré tout le soin que nous avons apporté à cet ouvrage, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

[servicequalite@arvensa.com](mailto:servicequalite@arvensa.com)

Pour toutes autres demandes, contactez :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez en être informé, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

*Nous vous souhaitons une bonne lecture.*

*ARVENSA ÉDITIONS*

# CATALOGUE DES ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES



ARVENSA ÉDITIONS

LITTÉRATURE CLASSIQUE NUMÉRIQUE

De nouvelles œuvres complètent régulièrement notre catalogue : rendez-vous sur le site [www.arvensa.com](http://www.arvensa.com) ou [inscrivez-vous à notre lettre d'actualité](#) pour être informé des mises à jour et de nos dernières publications.



[Guillaume Apollinaire : Oeuvres majeures](#)

[Honoré de Balzac : Oeuvres complètes](#)

[Charles Baudelaire : Oeuvres complètes](#)

[Henri Bergson : Oeuvres complètes](#)

[Chateaubriand : Oeuvres complètes](#)

[Pierre Corneille : Oeuvres complètes](#)

[Alexandre Dumas : Oeuvres complètes](#)

[Esopé : Oeuvres complètes](#)

[Gustave Flaubert : Oeuvres complètes](#)

[Homère : Oeuvres complètes](#)

[Victor Hugo : Oeuvres complètes](#)

[Jean de La Fontaine : Oeuvres complètes](#)

[Marivaux : Oeuvres complètes](#)

[Guy de Maupassant : Oeuvres complètes](#)

[Molière : Oeuvres complètes](#)

[Montesquieu : Oeuvres complètes](#)

[Alfred de Musset : Oeuvres complètes](#)

[Friedrich Nietzsche : Oeuvres complètes](#)

[Blaise Pascal : Oeuvres complètes](#)

[Platon : Oeuvres complètes](#)

[Marcel Proust : Oeuvres complètes](#)

[Jean Racine : Oeuvres complètes](#)

[Arthur Rimbaud : Oeuvres complètes](#)

[Jean-Jacques Rousseau : Oeuvres complètes](#)

[La Comtesse de Ségur : Oeuvres complètes](#)

[William Shakespeare : Oeuvres complètes](#)

[Sénèque : Oeuvres complètes](#)

[Spinoza : Oeuvres complètes](#)

[Stendhal : Oeuvres complètes](#)

[Paul Verlaine : Oeuvres complètes](#)

[Jules Verne : Oeuvres complètes](#)

[Virgile : Oeuvres complètes](#)

[Voltaire : Oeuvres complètes](#)

[Emile Zola : Oeuvres complètes](#)

©Arvensa® Editions

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

# SÉNÈQUE

ÉCOLE DU STOÏCISME

ŒUVRES COMPLÈTES

Arvensa® Editions 2015





La mort de Sénèque<sup>[2]</sup>

# LISTE DES TITRES



AVERTISSEMENT : Vous êtes en train de parcourir un extrait de cette édition. Seuls les premiers liens de cette liste sont donc fonctionnels.

[ARVENSA ÉDITIONS](#)

[NOTE DE L'ÉDITEUR](#)

[CATALOGUE DES ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES](#)

---

[NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE SÉNÈQUE](#)



[DE LA COLÈRE](#)

[CONSOLATION A MARCIA](#)

[PETITES PIÈCES DE VERS](#)

[CONSOLATION A HELVIA](#)

[CONSOLATION A POLYBE](#)

[DE LA VIE HEUREUSE](#)

[DU REPOS](#)

[DE LA CONSTANCE DU SAGE](#)

[DE LA PROVIDENCE](#)

[DE LA TRANQUILLITÉ DE L'ÂME](#)

[APOCOLOQUINTOSE](#)

[DE LA CLÉMENCE](#)

[DE LA BRIÈVETÉ DE LA VIE](#)

[DES BIENFAITS](#)

[LETTRES A LUCILIUS](#)

**QUESTIONS NATURELLES**

**FRAGMENTS**



**LES TRAGÉDIES DE SÉNÈQUE**

**INTRODUCTION AUX TRAGÉDIES**

**HERCULE FURIEUX**

**THYESTE**

**LES PHÉNICIENNES**

**HIPPOLYTE**

**ŒDIPE**

**LES TROYENNES**

**MÉDÉE**

**AGAMEMNON**

**HERCULE SUR L'ŒTA**

**OCTAVIE**

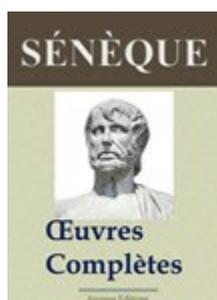


**ANNEXES**

**SÉNÈQUE ET SAINT PAUL (par Charles Aubertin)**

**LETTRES APOCRYPHES ENTRE SÉNÈQUE ET SAINT PAUL**

**MORT DE SÉNÈQUE (par Tacite)**



Acheter l'intégralité du livre :



Sénèque : Oeuvres complètes



# NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE SÉNÈQUE

J. BAILLARD



[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques et suggestions :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)



[3]

---

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS  
DE SÉNÈQUE  
[Liste des titres](#)

---

Sénèque *le Philosophe* (Lucius-Annæus Seneca) était d'origine espagnole. Il naquit à Cordoue, colonie patricienne, l'an 2 ou 3 après Jésus-Christ, sous le règne d'Auguste. Il eut pour père M. Annæus, dit *le Rhéteur*, dont il nous reste un intéressant recueil de *Déclamations*, et pour mère Helvia, femme distinguée par ses vertus et son amour des lettres, et, de la même famille que la mère de Cicéron. Son père l'amena à Rome, encore enfant, avec son frère aîné Novatus, qui plus tard, adopté par Junius Gallio dont il prit le nom, devint proconsul en Achaïe. Saint Paul comparut à son tribunal sur la plainte des Juifs, comme novateur en religion, et fut mis par lui hors de cause. Méla, le troisième et plus jeune frère de Sénèque, demeura en Espagne ; par la suite, il y administra les biens de la famille, et venu à Rome à son tour, peu soucieux d'honneurs et de dignités, toute son ambition se réduisit à accroître sa fortune. Père du poète Lucain, quand celui-ci fut condamné à mort par Néron, il montra une avidité et un empressement scandaleux à rechercher les moindres parcelles de sa succession.

Sénèque fut de bonne heure formé à l'art oratoire par son père lui-même. Il était et fut toujours d'une constitution frêle et malade, au point, comme il le dit dans une lettre à Lucilius, qu'il eut plus d'une fois l'envie de se donner la mort : l'affection seule qu'il avait pour son vieux père le retint. Ses débuts au barreau eurent un grand éclat. Caligula, qui avait des prétentions à l'éloquence, fut jaloux de lui, et eut même l'envie de le faire périr. Une concubine du prince sauva Sénèque. Elle dit à Caligula que ce jeune homme, attaqué de phtisie, avait à peine le souffle : que ce serait tuer un mourant. Notre auteur, à moins qu'il n'ait pensé à Néron, semble faire allusion à ce fait dans sa *Lettre LXXVIII* : « Que de gens dont la maladie a reculé la mort ! ils furent sauvés parce qu'ils semblaient mourants. » Sénèque alors dut chercher à se faire oublier. Il s'adonna avec une ardeur exclusive aux études philosophiques déjà commencées par lui concurremment avec ses études oratoires. Toutes les sectes avaient à

Rome de remarquables représentants. C'étaient entre autres le stoïcien Attalus, le pythagoricien Sotion, l'académicien Fabianus, le cynique Démétrius, dont les doctrines s'alliaient, se confondaient sur plusieurs points, surtout le stoïcisme et le pythagorisme.

« Quelque chose m'est resté, dit Sénèque, *Lettre CVIII*, de ces leçons d'Attalus, car j'avais abordé tout le système avec enthousiasme ; puis, ramené aux pratiques du monde, j'ai peu conservé de ces bons commencements. Depuis lors, je me suis à jamais interdit les parfums... Frappé des discours du pythagoricien Sotion, je m'abstins de toute nourriture animale, et un an de ce régime me l'avait rendu facile, agréable même. Comment ai-je discontinué ? L'époque de ma jeunesse tomba sous le gouvernement de Tibère : on proscrivait alors des cultes étrangers ; et parmi les preuves de ces superstitions était comptée l'abstinence de certaines viandes. A la prière donc de mon père, qui craignait peu d'être inquiété, mais qui n'aimait point la philosophie, je repris mon ancienne habitude, et il n'eut pas grand'peine à me persuader de faire meilleure chère.

« Le stoïcien Attalus vantait l'usage d'un matelas qui résiste ; tel est encore le mien dans ma vieillesse : l'empreinte du corps n'y paraît point. »

A la mort de Caligula, Sénèque avait trente-cinq ans environ. Il brigua la questure et l'obtint au commencement du règne de Claude. Il ouvrit en même temps une école de philosophie et publia quelques écrits parmi lesquels on peut compter le *Traité de la colère*. Sa réputation s'étendit et lui valut de puissantes amitiés. Messaline, pour se délivrer de Julie, fille de Germanicus, dont elle était jalouse, l'accusa de s'être rendue coupable d'adultère avec Sénèque. Elle obtint de Claude que Julie fût envoyée en exil où elle mourut bientôt, et que Sénèque fût relégué en Corse. Il avait alors trente-neuf ans. Sur la véracité d'une telle accusation portée par une Messaline, le doute demeure au moins permis : si l'adultère avait été prouvé, il n'est pas probable qu'Agrippine, peu d'années après, eût cherché à se rendre populaire en donnant pour gouverneur à l'héritier désigné de Claude un homme qui aurait souillé l'honneur du nom de Germanicus, ce nom toujours si respecté.

Sénèque supporta pendant deux années sa disgrâce avec constance et résignation, s'il faut en croire la lettre qu'il écrivit à sa mère, la *Consolation à Helvia*. Il s'adonna au travail, à la philosophie, à la poésie, réunit les matériaux de ses *Questions naturelles*, où il traita les plus hautes parties

des connaissances physiques de son temps<sup>[4]</sup>. Ce livre, publié d'abord à cette époque, il le revit dans sa vieillesse et lui donna la forme définitive sous laquelle il nous est parvenu. Mais la constance du philosophe finit par s'épuiser. Polybe l'affranchi, le ministre de Claude, venait de perdre son frère. Sénèque saisit cette occasion pour adresser à Polybe un traité de consolation qui n'était au fond qu'une requête à l'empereur, une demande de rappel où les louanges les plus hyperboliques sont prodiguées au ministre et surtout au maître, et prodiguées en vain. On a voulu nier cet acte de faiblesse ; on a contesté l'authenticité de l'écrit : il suffit de le lire pour y reconnaître toutes les qualités brillantes et l'irrécusable caractère du style de notre auteur. On y voit même souvent, comme un mérite littéraire de plus, quelque chose qui rappelle l'ampleur cicéronienne, et qui ne se retrouve qu'à rares intervalles dans ses ouvrages postérieurs, sauf dans sa *Consolation à Marcia* et dans le traité *de la Clémence*. Sénèque resta encore cinq ans dans son exil. Il n'en fut tiré qu'à la mort de son ennemie Messaline, et lors du mariage d'Agrippine avec Claude. « Agrippine, afin de ne pas se signaler uniquement par le mal, obtint pour Sénèque le rappel de l'exil et la dignité de préteur, dans la pensée qu'on y applaudirait généralement à cause de l'éclat des talents de cet homme ; puis elle était bien aise que l'enfance de Néron grandit sous un tel maître, dont les conseils pourraient leur être utiles à tous deux pour arriver à la domination : car on croyait Sénèque dévoué à Agrippine par le souvenir du bienfait, ennemi de Claude par le ressentiment de l'injure<sup>[5]</sup>. »

A la mort de Claude, il rédigea l'éloge funèbre de ce prince, que, selon l'usage, son successeur Néron devait prononcer. Tant que l'orateur vanta dans Claude l'ancienneté de sa race, les consulats et les triomphes de ses aïeux, l'attention de l'auditoire fut soutenue. On l'entendit encore avec faveur louer ses connaissances littéraires et rappeler que, sous son règne, l'empire n'avait essuyé aucun échec au dehors ; mais quand il en vint à la sagesse et à la prévoyance de Claude, personne ne put s'empêcher de rire ; et les convenances officielles, trop obéies par l'orateur, furent oubliées par l'auditoire<sup>[6]</sup>. Sénèque, à son tour, gardant un soutien amer de son exil, composa vers le même temps, sur la mort de Claude, l'ingénieuse et piquante parodie de son panégyrique, *l'Apocoloquintose*, c'est-à-dire *l'Apothéose d'une citrouille*.

Nous n'entrerons pas dans le détail des actes publics du jeune

empereur durant les quatre ou cinq premières années de son règne : l'histoire en fait suffisamment foi. On sait le mot de Trajan : « Le règne d'aucun prince n'égala les cinq premières années de Néron<sup>[7]</sup>. »

L'histoire ajoute que ces heureux débuts furent dus à l'influence de Burrhus, préfet du prétoire, et surtout de Sénèque, qui, d'instituteur du prince, était devenu son ministre le plus influent. Tout le bien que fit Sénèque dans sa haute position, et le mal qu'il réussit souvent à empêcher, justifient assez son entrée aux affaires, en ce temps où, comme le dit Tacite, la carrière semblait ouverte à tous les mérites. (*Annal.*, XIII, VIII.)

Dès lors commença la lutte, non pas d'ingratitude, mais de nécessité, que dut soutenir Sénèque contre l'influence malfaisante d'Agrippine. « On allait se précipiter dans les meurtres, si Burrhus et Sénèque ne s'y fussent opposés. (*Annal.*, XIII, II.) Plus loin, Tacite ajoute : « Néron s'imposait la clémence dans des discours fréquents que Sénèque, afin de prouver la sagesse de ses institutions ou pour faire admirer son esprit, publiait par la bouche de son élève. » Quelque temps, le ministre put croire qu'il avait réussi. Son beau traité *de la Clémence*, qui parut la seconde année du règne, le donnerait à penser, bien qu'on y vît percer déjà quelques appréhensions, notamment sur le sort de Britannicus. La mort tragique de ce dernier ne les justifia que trop tôt. Selon le mot qu'un ancien scoliaste de Juvénal prête à Sénèque parlant en confidence à ses amis, on sentit que « le lion reviendrait promptement à sa férocité naturelle, s'il lui arrivait une fois de tremper sa langue dans le sang. » Plus que jamais, à cette époque, Sénèque et Burrhus durent s'interposer entre Néron et sa mère, et lutter contre l'ambition furieuse de cette femme. Déjà, peu auparavant, comme des ambassadeurs arméniens plaidaient devant Néron la cause de leur pays, elle se préparait à monter et à siéger sur le tribunal de l'empereur si, bravant la crainte qui tenait les autres immobiles, Sénèque n'eût averti le prince d'aller au-devant de sa mère. « Ainsi, dit Tacite, le respect filial servit de prétexte pour prévenir un déshonneur public. » Plus tard, comme Agrippine n'eût pas été arrêtée même par l'inceste dans sa poursuite du pouvoir, Sénèque et Burrhus durent condescendre, de peur d'un crime, aux faiblesses amoureuses de Néron<sup>[8]</sup>, et tenter de le contenir par de moins odieuses distractions. Ils ne réussirent complètement que de ce côté. Quand le naturel sanguinaire du prince avait fait explosion, la tactique de celui-ci, pour compromettre et enchaîner Sénèque, du moins

en apparence, à toute sa politique, était de le combler de largesses, lui et Burrhus, ce qu'il fit même à la mort de Britannicus. Et les reproches ne manquèrent pas de fondre sur eux. D'autre part, on pensait qu'il y avait eu pression, contrainte de la part du prince, dit Tacite ; et Sénèque s'exprime de même : « Il ne m'est pas toujours ... (le texte manque ici dans l'édition originale)<sup>[9]</sup> ... il est des cas où il faut recevoir malgré soi. Un tyran cruel et emporté me donne : si je dédaigne son présent, il se croira outragé. Puis-je ne pas accepter ? Je mets sur la même ligne qu'un brigand, qu'un pirate, ce roi qui porte un cœur de brigand et de pirate ; que faire ? voilà un homme peu digne que je devienne son débiteur. Quand je dis qu'il faut choisir son bienfaiteur, j'excepte la force majeure et la crainte sous lesquelles périt la liberté du choix. Si la nécessité t'ôte le libre arbitre, tu sauras que tu n'acceptes point, que tu obéis... Veux-tu savoir si je consens ? Fais que je puisse ne pas consentir. » (*Des Bienfaits*, II, XVIII.) « Nulle différence entre ne pas vouloir donner à un roi et ne pas vouloir accepter de lui : il met sur la même ligne l'un et l'autre, et il est plus amer à l'orgueil d'être dédaigné que de n'être pas craint. » (*Ibid.*, V, VI.)

Cependant ces richesses, tout imposées qu'elles lui fussent, l'exercice d'un pouvoir qui dura trop peu pour le bien du monde, mais qui semblait trop long à d'ambitieux rivaux, le contraste si facile à relever du désintéressement prêché dans ses livres avec l'éclat de sa position officielle (car pour sa vie privée, on sait qu'elle était simple et plus que frugale), ses talents littéraires enfin lui suscitaient une foule de détracteurs et d'envieux. Il venait de faire condamner par le sénat un délateur vénal et redouté sous Claude Suilius. Celui-ci, dans sa défense, récrimina contre Sénèque. Tacite, qui rapporte son discours (*Annal.*, XIII, XLII), n'y ajoute aucune réflexion, ne l'approuve ni ne le combat. Mais son silence, tout regrettable qu'il est, est suffisamment compensé par l'hommage rendu dans tout le cours de son récit aux vertus de ce ministre de Néron. Tacite, qui trop souvent ne se prononce point sur des faits essentiels où son jugement n'était certes pas incertain, et qui enveloppe, non seulement les faits, mais sa phrase, d'ambiguïtés et de formes énigmatiques, est du moins l'un des garants les plus sûrs et les plus honnêtes quand il parle et juge nettement en son nom. C'est bien alors, comme Bossuet appelle, *le plus grave des historiens de l'antiquité*. On peut voir ce que Sénèque répond à ses détracteurs, à Suilius sans doute, dans son traité *de la Vie heureuse*, dont malheureusement une grande partie n'est pas venue jusqu'à nous.

Sénèque avait reçu de Néron des largesses qu'il ne pouvait rejeter sans péril, qu'il posséda sans avarice et sans faste, où il puisa de quoi satisfaire à ses inclinations bienfaisantes. C'est Juvénal qui l'atteste : « On ne te demande pas de ces dons que Sénèque, que le généreux Pison, que Cotta envoyaient à leurs amis pauvres ; car la gloire de donner l'emportait jadis sur les titres et les faisceaux. » (*Sat.* V, 108.) D'ailleurs Sénèque eût-il écrit sa propre satire dans ce volumineux traité *des Bienfaits* où il prêche avec tant d'âme et de délicatesse une vertu dont il aurait été bien loin, si l'on voulait en croire Suilius ? Nous n'insisterons pas sur la frugalité de Sénèque, dont vingt endroits de ses *Lettres* font foi : on pourrait l'attribuer à la faiblesse de complexion, aux maladies dont il nous dit lui-même qu'il fut presque constamment assiégé. Dion Cassius, au livre LIX de son histoire, avait dit : « Sénèque, qui surpassa en sagesse et tous les Romains de son temps et bien d'autres personnages renommés, faillit périr sous Caligula, bien qu'il fût innocent et n'eût même encouru aucun soupçon. » On a donc droit de s'étonner que plus loin ce même Dion ait répété, exagéré même les accusations de Suilius contre le faste et l'hypocrisie du ministre de Néron : « Il avait, dit-il, cinq cents tables de cèdre (ou citre) montées en ivoire, toutes pareilles, où il prenait de délicieux repas. » Nous demanderons s'il est bien possible que le moraliste qui déclame si fortement, au livre VII, c. IX *des Bienfaits*, contre le fol engouement qu'on avait pour ces tables, dont chacune valait un riche patrimoine, en possédât lui-même un si grand nombre ? Et Pline, qui reproduit les mêmes anathèmes philosophiques contre cette sorte de luxe (livres XIII et XVI), qui cite, outre la table de Cicéron l'une des plus anciennes de ce genre, la plupart de celles qu'on voyait à Rome, eût oublié de mentionner les cinq cents tables de Sénèque, eût négligé un si heureux texte de déclamation, n'eût pas tonné contre le philosophe qui se serait condamné si gauchement dans ses propres écrits ? A-t-on ici le vrai texte de Dion, ou son abrégiateur Xiphilin y aura-t-il intercalé cette imputation plus absurde encore que les diatribes de Suilius ? On se l'est demandé : il importe peu de le savoir. Ce Dion, généralement accusé par tous les biographes d'injustice et de dénigrement jaloux envers les personnages les plus marquants de l'histoire, et que Crévier appelle le *calomniateur éternel de tous les Romains vertueux*, ne manque pas d'affirmer que Sénèque avait inspiré à Néron le dessein de tuer sa mère Agrippine. L'assertion ici est trop forte pour mériter qu'on la discute. Sur ce point, comme pour les

principaux traits de la vie de Sénèque, nous préférons nous en rapporter à l'honnête Tacite, presque contemporain du philosophe. Dion n'écrivit qu'un siècle après et nous venons de voir ce que vaut son témoignage. Suilius et Dion, voilà pourtant les seules sources d'où découlèrent toutes les imputations dont on a flétri la mémoire du ministre de Néron : de siècle en siècle, la malignité les a accueillies complaisamment et sans examen. Suétone, très bref sur notre auteur, ne nous apprend rien à son égard qui ne soit dans Tacite. Ce dernier seul pourra donc et devra nous guider<sup>[10]</sup>.

Voici ce qu'il dit du rôle que jouèrent Sénèque et Burrhus lors de la mort d'Agrippine, après le naufrage simulé où une première tentative de meurtre échouée avait laissé voir clairement à celle-ci que son fils en était l'auteur : « Néron, éperdu de frayeur, s'écrie que sa mère va venir, avide de vengeance, armer ses esclaves, soulever peut-être les soldats, faire appel au sénat et au peuple, leur dénoncer son naufrage, sa blessure et le meurtre de ses amis ; quel secours lui reste-t-il, à lui, si Burrhus et Sénèque n'avisent à le sauver ? Il les avait mandés en toute hâte ; on ignore si auparavant ils étaient instruits. Tous deux gardèrent un long silence pour ne pas faire de remontrances vaines ; ou croyaient-ils les choses arrivées à ce point extrême que, s'il ne prévenait Agrippine, Néron était perdu ? D'ordinaire plus prompt à s'ouvrir, enfin Sénèque regarda Burrhus et lui demanda si l'on ordonnerait ce meurtre aux soldats. Burrhus répondit que les prétoriens, attachés à toute la maison des Césars et pleins du souvenir de Germanicus, ne se permettraient aucune violence contre sa fille ; qu'Anicet achevât ce qu'il avait promis. Celui-ci, sans balancer, demande à consommer le crime. A cette offre, Néron s'écrie : « D'aujourd'hui l'empire est à moi, et ce magnifique présent, *je le tiens de mon affranchi !* (Annal., XIV, VII). » Plus tard, Néron rappelle encore à Anicet que, seul, il avait sauvé la vie du prince des complots d'Agrippine (*Ibid.*, XIV, LXII). Tout ce récit, cette stupéfaction de Sénèque, dont la parole était habituellement si prompte, sa question à Burrhus qu'il savait bien devoir amener une réponse négative, puis l'exclamation finale de Néron, prouvent surabondamment que Burrhus et Sénèque ne furent ni conseillers ni complices du crime. Burrhus seul connaissait le complot ; son mot sur Anicet le prouve, et ce fut d'après son conseil, dit Tacite, que les centurions vinrent après le meurtre consoler et flatter Néron en proie à un affreux délire, et qui semblait attendre sa dernière heure. « Retiré à Naples, Néron envoya au sénat une lettre dont voici la substance : On avait surpris, armé

d'un poignard, un assassin, Agerimus, intime confident d'Agrippine et son affranchi ; et la conscience du crime ourdi par elle l'avait portée à s'en punir. Il l'accusait en outre, reprenant les choses de plus haut, d'avoir voulu l'association à l'empire, et que les cohortes prétoriennes prêtassent le serment à une femme, se flattant qu'elle humilierait de la même façon le sénat et le peuple ; frustrée dans ses vœux, elle se vengea sur les sénateurs, le peuple et les soldats ; elle dissuada le prince de faire des libéralités au peuple et aux troupes, et trama la perte des plus illustres citoyens.... Puis venaient les détails du naufrage ; mais nul n'était assez simple pour le croire fortuit, pour croire qu'une femme, à peine sauvée des flots, eût envoyé un homme seul, avec une arme, briser le rempart que formaient autour de l'empereur et ses cohortes et ses flottes. Aussi, laissant Néron, dont la barbarie avait dépassé toute indignation, *une rumeur malveillante courait sur Sénèque et lui imputait cet écrit, aveu trop clair du parricide.* » (*Annal.*, XIV, XI<sup>[11]</sup>.)

Tel est le récit de Tacite et la base sur laquelle on s'est fondé pour accuser Sénèque d'avoir fait l'apologie du meurtre d'Agrippine. Suétone n'en dit pas un mot. Sur quoi donc l'appuierait-on ? Non pas sur l'opinion de Tacite qui passe outre, à son ordinaire, mais sur une *rumeur* née du vague besoin de trouver un complice à qui se prendre, parce que le coupable avait lassé l'indignation. On avait sous la main Sénèque, qui avait enseigné la rhétorique à Néron, qui lui rédigeait ses discours *au début du règne* : il avait dû écrire la lettre ; la rumeur raisonna ainsi. Une forme grammaticale mal comprise fit le reste pour le gros des lecteurs ; et l'on prit pour le jugement même de Tacite ce qu'il relatait comme un simple bruit, un bruit *malveillant et faux*<sup>[12]</sup>.

D'ailleurs Néron, bourrelé de remords, inquiet sur son retour à Rome, redoutant une insurrection, ne se fiant plus ni au dévouement du sénat ni à l'affection du peuple (et cet état moral durait encore, dit Tacite, quelques jours après l'envoi de sa lettre), Néron, en de tels moments, n'était pas homme à imposer à Sénèque la justification du crime ; et la crainte d'être puni comme complice, la prudence la plus simple eût suffi à Sénèque pour s'y refuser, à défaut même de courage. Si Néron, dans son trouble et son épouvante, n'a pas pu dicter lui-même son message au sénat, il ne manquait pas de rédacteurs suffisamment habiles pour le composer à sa place.

Cette cour de Néron, en esclaves fertile,  
 Pour un que l'on cherchait en eût présenté mille  
 Qui tous auraient brigué l'honneur de s'avilir.

Anicet, qui avait tout imaginé, tout consommé, était le plus propre à cette besogne : héros de l'affaire, il en était le narrateur tout trouvé. Qu'ensuite l'empereur ait jugé à propos de répandre le bruit qui attribuait la rédaction à Sénèque, la chose est possible ; le démenti ne l'était pas : l'eût-on admis, quand le sénat tout entier décrétait des actions de grâces aux dieux et inscrivait parmi les jours heureux le jour de la mort d'Agrippine ? Et puis, Tacite lui-même ne prouve-t-il pas plus bas, implicitement, que Sénèque n'a pu démentir ainsi sa vie passée, ses principes d'honnête homme et de stoïcien ? En effet, quand, peu après, Burrhus mourut de maladie ou de poison, dit l'historien, il ajoute : « Cette mort brisa la puissance de Sénèque : *le parti de la vertu était affaibli d'un de ses chefs.* » Et ailleurs, à propos de la conjuration de Pison, il raconte que les conjurés avaient décidé qu'on donnerait l'empire à Sénèque, comme à un homme *sans reproche*, appelé au rang suprême par *l'éclat de ses vertus*<sup>[13]</sup>.

Enfin, le sévère historien eût-il rapporté sans observation, sans la moindre épithète restrictive, ces mots de Sénèque mourant à ses amis : « Je vous laisse le seul bien, mais *le plus précieux qui me reste*, l'image de ma vie ? » et quelques lignes plus haut cette réponse du même Sénèque au tribun chargé de l'interroger : « Je n'ai pas l'esprit enclin à la flatterie, et Néron le sait mieux que personne : il a plus souvent trouvé en moi un homme libre qu'un esclave. » Et ces autres mots : « Que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance ? » Et quand Tacite eût négligé ici de rappeler la fameuse lettre au sénat, Sénèque, en face de la mort, eût-il pu refouler ce souvenir accablant et osé parler de la sorte, avec cette fière sérénité ?

Évidemment, Tacite jugeait Sénèque comme nous le jugeons ici. Il ne trouva pas non plus à le blâmer, comme ont fait tant de rigides censeurs modernes, d'être resté à la cour quelque temps encore après la mort d'Agrippine. Ce qu'il dit de Burrhus, resté aussi auprès de Néron, et « dont la mort laissa dans Rome un regret immense, à cause du souvenir de ses vertus et du choix de ses successeurs, » remarque certes plus approbative que critique, est plus applicable encore à Sénèque, dont l'influence morale

lutta et dut lutter jusqu'au bout contre le crédit des méchants « vers lesquels Néron penchait de plus en plus. » (*Annal.*, XV, LII.) Demeuré seul, il fut attaqué par eux comme il l'avait été par Suilius ; ils disaient : « Censeur injuste et public des amusements du prince, il lui refuse le mérite de bien conduire un char ; il rit de ses accents, toutes les fois qu'il chante. *Tout ce qui se fait de glorieux dans l'État, le croira-t-on toujours inspiré par cet homme ?* » (*Ibid.*, *ibid.*) Quel aveu ! et, qu'on nous permette de le dire, quelle justification !

Sénèque dut enfin songer à se retirer. On peut voir dans Tacite le discours qu'il adressa à Néron pour obtenir de quitter la cour et les affaires, et l'offre qu'il fit à l'empereur de lui restituer tous les biens qu'il tenait de lui, *qu'il n'avait pas dû repousser, mais qui irritaient l'envie contre leur possesseur*. Néron, dans un discours perfidement étudié, repoussa sa demande et refusa la restitution de sa fortune : « Toute grande qu'elle paraisse ajouta-t-il, que d'hommes, fort au-dessous de ton mérite, ont possédé davantage ! J'ai honte de citer des affranchis qui étalent une tout autre opulence. »

Ainsi retenu malgré lui, Sénèque supprima le train de sa maison, écarta la foule des visiteurs et changea les habitudes d'une faveur qui n'était plus. Cependant il se mêlait encore de l'administration et voyait quelquefois l'empereur ; il le félicita un jour de s'être réconcilié avec le vertueux Thraséas, « franchise qui augmentait tout ensemble la gloire et les périls de ces deux grands hommes. » (*Annal.*, XV, XVIII.) « Quelques historiens rapportent que du poison fut préparé pour Sénèque par un de ses affranchis nommé Cléonicus, sur l'ordre de Néron, et que le philosophe échappa soit par la révélation de l'affranchi, soit par défiance et grâce à la simplicité de sa nourriture : car il vivait de fruits sauvages et se désaltérait avec de l'eau courante (*Annal.*, XV, XLV.)

La conspiration de Pison devint le prétexte qui perdit Sénèque, « non que rien prouvât qu'il eût eu part au complot ; mais Néron voulait achever par le fer ce qu'il avait en vain tenté par le poison. » Tacite poursuit en ces termes : « Le prince demanda si Sénèque se disposait à quitter la vie. Le tribun assura qu'il n'avait remarqué en lui aucun signe de frayeur, qu'aucune tristesse n'avait paru dans ses discours ni sur son visage. Il reçoit l'ordre de retourner et de lui signifier qu'il fallait mourir... Sénèque, sans se troubler, demande son testament. Sur le refus du centurion, il se tourne vers ses amis, et déclare que, puisqu'on l'empêche de reconnaître

leurs services, il leur laisse le seul bien, mais le plus précieux qui lui reste, l'image de sa vie ; que, s'ils gardent le souvenir de ce qu'elle eut d'estimable, cette fidélité à l'amitié leur serait un titre de gloire. Ses amis pleuraient ; lui, par un langage tantôt familier, tantôt vigoureux et sévère, les rappelle à la fermeté, leur demandant ce qu'ils avaient fait des préceptes de la sagesse ; où était cette raison qui se prémunissait depuis tant d'années contre les coups du sort ? Tous ne connaissaient-ils pas la cruauté de Néron ? et que restait-il à l'assassin de sa mère et de son frère, que d'être aussi le bourreau du maître qui éleva son enfance ?

« Après ces exhortations, qui s'adressaient à tous également, il embrasse sa femme, et, s'attendrissant un peu à cette lugubre scène, il la prie, il la conjure de modérer sa douleur, de ne pas la garder sans fin, mais de chercher, dans la contemplation *d'une vie consacrée à bien faire*, de nobles consolations à la perte d'un époux. Mais Pauline proteste qu'elle aussi est décidée à mourir et demande avec instance l'exécuteur pour la frapper. Sénèque alors ne voulut pas lui ravir cette gloire ; sa tendresse d'ailleurs craignait d'abandonner aux outrages une femme qu'il chérissait uniquement. « Je t'avais montré, dit-il, ce qui pouvait te gagner à la vie : tu préfères l'honneur de mourir : je ne t'envierai pas le mérite d'un tel exemple. Que la part de courage dans cette grande épreuve soit égale entre nous : la gloire de ta fin « sera plus grande. » Aussitôt, avec le même fer, ils s'ouvrent les veines des bras. Sénèque, dont le corps affaibli par l'âge et par l'abstinence laissait trop lentement échapper le sang, se fait couper aussi les veines des jambes et des jarrets. Bientôt dompté par d'affreuses douleurs, il craignit que la vue de ses souffrances n'abâtît le courage de sa femme et que lui-même, aux tourments qu'elle endurait, ne pût se défendre de quelque faiblesse ; il l'engagea à passer dans une autre chambre. Puis, retrouvant jusqu'en ses derniers moments toute son éloquence, il appela des secrétaires et leur dicta un assez long discours. Comme on a publié le texte même de ses paroles, pour ne les point changer, je m'abstiendrai d'en reproduire le sens.

« Néron, qui n'avait contre Pauline aucune haine personnelle, et qui craignait de soulever les esprits par trop de cruauté, ordonna qu'on l'empêchât de mourir. Pressés par les soldats, les esclaves et les affranchis de Pauline lui bandent les bras et arrêtent le sang. On ignore si ce fut à son insu : car (telle est la malignité du vulgaire) il ne manqua pas de gens qui pensèrent que, tant qu'elle crut Néron implacable, elle ambitionna

l'honneur de mourir avec son époux, puis que, flattée d'une plus douce espérance, elle avait cédé à l'attrait de vivre. Elle survécut quelques années seulement, noblement fidèle à la mémoire de son mari<sup>[14]</sup> ; et la pâleur de ses traits et la blancheur de ses membres faisaient assez voir combien de force vitale elle avait perdu.

« Comme la mort était lente à venir, Sénèque se fit apporter du poison... de la ciguë, qui ne put agir sur des membres déjà froids et des vaisseaux rétrécis. Enfin il entra dans un bain chaud, et jetant quelques gouttes d'eau sur les esclaves qui l'entouraient : « J'offre, dit-il, cette libation à Jupiter libérateur<sup>[15]</sup>. » De là il fut porté dans une étuve dont la vapeur l'étouffa<sup>[16]</sup>. »

Ainsi mourut Sénèque, âgé de soixante-trois à soixante-quatre ans. Les grands traits de sa vie politique furent honnêtes, vertueux, profitables à tout l'empire. L'énorme tâche d'élever un Néron, de l'appivoiser, de lui disputer ses victimes, souvent de les lui arracher, fut suivie à peine d'un commencement de succès ; pourtant ne faut-il pas lui savoir gré, comme l'histoire, de cette trêve, si courte qu'elle fût, quatre à cinq ans à peine, qu'il obtint pour l'humanité ? Et de quelle foule d'atrocités sa mort fut le signal ! Sans doute quelques faiblesses ont déparé cette vie : des flatteries à Claude et au ministre de Claude pour être rappelé de l'exil, une virulente satire contre ce même Claude, quelques complaisances, qui n'étaient pas toutes forcées, pour Néron, un peu trop d'attachement peut-être à ces richesses dont il fit d'ailleurs un noble usage ; mais ses services rendus, ses résistances au despote qu'il dut payer enfin de sa mort, et la beauté même de cette mort rachètent et surpassent de beaucoup, aux yeux de tout juge impartial, des torts comparativement bien légers.

Il nous reste à apprécier Sénèque comme philosophe et comme écrivain.

Le plus considérable et en général le plus vrai des jugements portés sur lui est à coup sûr celui de Quintilien. L'œuvre de ce rhéteur parut sous Domitien, odieux tyran qu'il divinisa, qu'il loua même comme grand poète, « ce qui devait coûter davantage à sa conscience de critique, » selon la juste et fine remarque de M. Villemain. « Il le félicite aussi *d'avoir banni les philosophes* ; il s'indigne que ces hommes se soient crus *plus sages* que les empereurs, et les accuse dans les mêmes termes dont les délateurs s'étaient servis contre Thraséas<sup>[17]</sup>. » Quintilien, auteur de froides et emphatiques déclamations, gauche imitateur, dans ces études, de la

manière brillante de Sénèque, n'en restait pas moins admirateur des Grecs et de Cicéron. C'était le chef officiel et pensionné de la réaction classique contre la nouvelle école dont Sénèque avait été le plus illustre représentant. Il porta si loin l'acrimonie trop commune aux querelles littéraires qu'on l'accusa, il le dit lui-même, d'être l'ennemi personnel de Sénèque. Chargés tous deux de l'éducation des jeunes princes de leur temps, Sénèque était devenu ministre, Quintilien resta simple particulier : cela fut-il chez lui un motif d'inimitié jalouse ? Toujours est-il qu'il accueillit le bruit le plus odieux qui ait couru contre le ministre de Néron, bruit qu'il rappelle d'une manière assez inattendue, à propos d'une figure de rhétorique<sup>[18]</sup>. Le rhéteur courtisan gardait ici au philosophe la rancune dont on vient de le voir faire hommage à Domitien. Chose singulière, mais presque inévitable chez les critiques même les plus rétrogrades par le goût, bien qu'eux aussi parlent la langue de leur époque, Quintilien dans son style est plutôt du siècle de Sénèque que de celui d'Auguste : on peut le voir par le passage même que nous allons traduire de lui et où abonde, notamment, la forme antithétique, tant reprochée à notre auteur.

« En traitant de tous les genres de bien dire, j'ai tout exprès réservé Sénèque pour la fin, à cause d'une opinion répandue faussement sur mon compte, parce qu'on a cru que je condamnais cet écrivain, que j'étais même son ennemi. Ce reproche m'atteignit au temps où je luttais de toute ma force pour rappeler à des règles plus sévères notre éloquence corrompue et énervée par toutes sortes de vices. Sénèque alors était presque seul entre les mains de la jeunesse. Je ne voulais point certes l'en arracher tout à fait, mais je ne souffrais pas qu'on le préférât à d'autres qui valent mieux et qu'il n'avait cessé d'attaquer<sup>[19]</sup> ; car sentant bien que sa manière différait de la leur, il avait quelque doute qu'elle pût plaire à ceux auxquels ces écrivains plaisaient. Or on l'aimait plus qu'on ne savait l'imiter, et l'on tombait plus bas que lui, autant que lui-même était resté inférieur aux anciens. Encore si on l'eût égalé ! si du moins on eût approché d'un tel homme ! mais on ne l'aimait que pour ses défauts ; chacun s'appliquait à en reproduire ce qu'il pouvait, puis, se vantant d'écrire comme lui, le discréditait par là même.

« Sénèque avait de nombreuses et grandes qualités, génie facile et abondant, beaucoup d'études, vastes connaissances que trompèrent parfois néanmoins ceux qu'il chargeait de certaines recherches. Il a cultivé

presque toutes les branches de la littérature : on cite en effet de lui des discours, des poésies, des lettres et des dialogues. Peu arrêté dans ses doctrines philosophiques, du reste il excelle dans la censure des vices, il offre une multitude de pensées remarquables, beaucoup de choses à lire pour le profit des mœurs ; mais sa façon de dire, en général peu saine, est d'un exemple d'autant plus dangereux qu'elle abonde en défauts séduisants. On voudrait qu'il eût écrit avec son génie, guidé par le goût d'un autre ; car s'il eût dédaigné certains ornements ou s'il les eût un peu moins recherchés, s'il n'eût pas été amoureux de tout ce qui tombait de sa plume, s'il n'eût pas rapetissé par les plus futiles pensées l'importance des sujets, le suffrage de tous les gens éclairés, plutôt que l'engouement de la jeunesse, lui serait acquis. Tel qu'il est pourtant, des esprits déjà sûrs et qu'un genre plus sévère a suffisamment affermis le doivent lire, par cela même qu'il peut doublement exercer le goût : car il y a chez lui, je le répète, beaucoup à louer, beaucoup même à admirer ; il ne faut qu'avoir soin de choisir, et plutôt aux dieux qu'il l'eût fait lui-même ! Elle méritait de vouloir mieux faire, cette riche nature qui a fait tout ce qu'elle a voulu<sup>[20]</sup>. »

Venant d'un ennemi littéraire, presque d'un contemporain peu novateur, en théorie du moins, cet éloge doit sembler assez beau ; du moins est-il méritoire pour celui qui le donne. C'est surtout comme professeur de style que Quintilien porte son jugement : il estime, il admire le fond, c'est à peu près la forme seule qu'il critique. Rollin, qu'on a surnommé le Quintilien français, va un peu plus loin : « Sénèque, dit-il, est un esprit original, propre à donner de l'esprit aux autres et à leur faciliter l'invention. » (*Traité des Études*, liv. II, chap. III.) « Le fond de Sénèque est admirable : nul auteur ancien n'a autant de pensées que lui, ni si belles, ni si solides. » (*Hist. anc.*, t. XII.) Laharpe lui-même, détracteur passionné de Sénèque, parce que Diderot, qu'il prenait à partie comme libre penseur, s'en était fait l'admirateur outré, dit expressément : « Il n'y a guère de page de cet auteur qui n'offre quelque chose d'ingénieux, soit par la pensée, soit par la tournure. »

On a reproché avec raison à Sénèque un style coupé, procédant par sentences, concis dans la forme et l'expression, redondant et diffus dans les idées, décochant un trait après un autre et manquant trop souvent de liaison. Caligula, son envieux émule au barreau, avait bien noté ce dernier point, lorsqu'il a dit spirituellement de ses compositions que c'était *du*

*sable sans chaux (arena sine calce.)* Sa diction, exempte de l'obscurité naturelle ou cherchée de presque tous ses contemporains, est d'une précision qui brille par la propriété des termes, mais qui n'est pas toujours de la rapidité ; il s'attache à la coupe des phrases, à l'opposition des mots ; il tourne très vite mais très longtemps autour de la même idée. Il ne s'asservit à aucun plan, même dans ses traités de longue haleine, magnifiques et incomplètes ébauches, où néanmoins les traits essentiels du sujet sont saisis et marqués d'une lumière vive et frappante. Mais sous ces couleurs jetées plutôt que fondues, sous ce luxe pittoresque et inépuisable, à travers ces répétitions d'idées parfois semées de contradictions ou monotones, parfois nuancées de teintes nouvelles et plus riches que les premières, que de pensées hardies, grandes, fortes, souvent même sublimes ! Il abuse aussi de l'antithèse ; et cette forme de langage lui est devenue si familière que sa pensée, même la plus simple et la plus heureuse, s'y jette et en ressort mainte fois brillante et fraîche comme de son moule naturel : la plupart de ses mots les plus cités sont des antithèses. Il rappelle par là notamment saint Augustin qui l'admirait et l'imitait fort. Il est fréquemment emphatique, trop tendu dans l'idée comme dans l'expression ; il a une certaine uniformité de grandeur qui semble craindre de descendre, défaut qui tient à plus d'une cause, à son pays, à son éducation, à son siècle, aux doctrines stoïciennes enfin. Né Espagnol, comme Lucain, Florus, Martial, Silius Italicus, Quintilien, et fils d'un rhéteur de profession, et nourri plus que tout autre de *déclamations*, parmi *les cris de l'école*, comment, sous cette double tendance, n'eût-il pas reproduit l'enflure castillane et ce parler sonore et grandiose que ne sut pas tempérer comme lui son neveu Lucain ? Ce n'est pas que la vraie grandeur soit étrangère à Sénèque, loin de là, non plus que la délicatesse de ton et l'esprit de mesure : nous ne parlons ici que des défauts de sa manière.

L'introduction des étrangers dans la cité romaine, le grand nombre d'idées et d'images nouvelles mises par eux en circulation, la suppression de la tribune politique, l'oppression générale, l'énervement des âmes et la corruption croissante des mœurs avaient amené celle de l'éloquence. Sénèque, comme tout grand écrivain, était doué d'un sens critique éminemment juste. Çà et là, surtout dans ses lettres, il censure dans autrui avec une exactitude frappante une grande partie des défauts qu'il tenait à son insu du milieu littéraire et moral dans lequel il vivait ; son juge le plus

expert, son censeur le plus sûr, plus délicat encore que Quintilien, ç'a été lui-même. Il a signalé l'influence de son siècle sur la pureté du langage, notamment dans sa lettre CXIV, où il démontre éloquemment que la littérature, comme on l'a répété de nos jours, est l'expression de la société. Ajoutons que cette corruption morale, ces débauches monstrueuses et les sanglants excès de gouvernements non moins monstrueux provoquaient dans les âmes honnêtes une violence et une exagération de résistance qui les poussaient à dépasser la mesure et les convenances du goût<sup>[21]</sup>. Du moins, quant au fond, tout est loin d'être hyperbolique dans les peintures de notre philosophe, comme il le semblerait aux esprits de nos jours témoins de mœurs relativement si douces : il donne le tableau vivant et fidèle de faits contemporains. Le stoïcisme, dont les doctrines échauffent et inspirent la majeure partie de ces pages, entretint aussi chez Sénèque cette tendance à outrer le vrai, cette ferveur de prédication rigide, enthousiaste, surhumaine parfois, reprochée à l'écrivain comme à la secte. Rappelons pourtant que, par une heureuse inconséquence et grâce à sa raison supérieure, il n'est pas toujours resté à cette hauteur exagérée des principes de Zénon : il les a plus d'une fois mitigés, répudiés même. Si Quintilien lui compte comme grief d'être *peu arrêté dans ses doctrines philosophiques*, tant mieux pour son livre, dirons-nous, il n'est plus serf d'une école, emprisonné dans un système, il choisit, il est libre, il est lui enfin. Aussi ne cesse-t-il de revendiquer son indépendance d'opinion ; en maint endroit il répète : « Nous ne sommes pas sous un roi. J'admire les stoïciens par-dessus tous les autres : ce sont des hommes ; les autres philosophes ne semblent auprès d'eux que des femmes ; mais dans toutes les écoles, il y a à admirer. Platon, Épicure disent souvent la vérité. Tout ce qui est vrai m'appartient. » (Lettres XXXIII, XLV, LXXX et *passim*.)

Sénèque est un philosophe, non de théorie, mais d'esprit pratique : c'est un puissant propagateur de vérités faites pour l'usage, un précepteur de morale, un vrai directeur de conscience. Voilà son grand mérite et sa gloire. Jusqu'à nos prédicateurs et nos moralistes modernes, il n'y a pas de plus fin, de plus profond observateur des travers et des vices du cœur humain. Si le sage du Portique, cet idéal, cette chimère enfantée, a-t-on dit, par l'orgueil, est le type ordinaire de ses tableaux, de ses exhortations les plus vives, s'il a peint l'homme plus grand qu'il n'est, c'était, croyons-en ses paroles, pour le rendre aussi grand qu'il peut l'être : à Chaque fois qu'on se défie d'un homme à qui l'on impose une tâche, on doit lui demander plus

qu'il ne faut pour en obtenir tout ce qu'il faut. L'hyperbole n'exagère qu'afin d'atteindre à la vérité par le mensonge. » (*Des Bienfaits*, VII, XXIII.)

La secte de Zénon, si admirée de Montesquieu qui était tenté d'en compter la destruction comme un des grands malheurs du genre humain, cette secte qui, dit-il, a retardé la chute de l'empire romain, n'outrait que les choses dans lesquelles il y a de la grandeur, le mépris de la douleur et des plaisirs. Elle avait créé non plus le citoyen de Rome ni d'une ville quelconque, mais l'ami de tous les hommes, sympathique, malgré ses dehors austères, à toutes les infortunes ; elle avait conservé, agrandi dans les âmes le sentiment de la dignité morale et de la résistance à l'oppression. Dans la vie publique comme dans la vie privée, au sénat, à la cour, elle apporta, sinon toute son influence, du moins ses nobles principes. Le stoïcisme était mieux qu'une secte ; c'était la religion des gens de bien. Les Néron, les Domitien lui firent une guerre acharnée ; la vénération des peuples en augmenta, et on le vit enfin monter sur le trône avec les Antonin qui furent les modèles des princes.

Respect de soi-même, protestations contre le vice, contre le despotisme, bienfaisance, amitié, pardon des injures, compassion pour les malheureux de toute race, unité du genre humain, égalité, droit commun de tous proclamé, résignation à la douleur et à la mort soit naturelle, soit forcée, glorification du suicide comme dernière voie ouverte à la liberté, voilà, entre autres sujets principaux, ce qui échauffe et remplit les pages passionnées de Sénèque. Sous les règnes affreux qu'il a vus, sous cette *Terreur* qui dura pour lui plus d'un quart de siècle, dans cet empire immense où la tyrannie partout présente fermait toute issue à la fuite, quand toute renommée, richesse ou vertu quelconque attirait la haine du maître, la mort volontaire devint comme une nécessité commune aux plus sages. Elle parut du moins la résolution la plus logique. De là encore ces suicides par fantaisie auxquels se livraient beaucoup de contemporains blasés de jouissances. Ceux-là, Sénèque les a flétris (*Lettre LXX*). La préparation à la mort est l'un de ses textes les plus fréquents. Il y revient si souvent, surtout dans ses lettres à Lucilius, écrites à l'époque de sa retraite des affaires, qu'on y découvre bien vite sa préoccupation personnelle et ses craintes trop fondées du sort que lui réservait Néron. Ainsi s'expliquent ces exhortations à son ami et à lui-même : car tous deux étaient menacés. Mais n'est-il pas touchant, quand on songe à la manière dont il sut mourir, de l'entendre dire dans sa *Lettre XXVI* : « Je me dispose donc, sans le

craindre, à ce jour où, dépouillant tout fard et tout subterfuge, je vais, juge de moi-même, savoir si mon courage est de paroles ou de sentiment ; s'il n'y avait que feintes ou mots de théâtre dans tous ces défis dont j'apostrophais la Fortune. Arrière l'opinion des hommes toujours problématique et partagée en deux camps. Arrière ces études cultivées durant toute ta vie : la mort va prononcer sur toi... J'accepte la condition et n'ai point peur de comparaître. »

Qu'il parle en son nom ou au nom du stoïcisme, la morale de Sénèque respire toujours le spiritualisme le plus élevé. Sur Dieu, sur la Providence, il énonce les idées les plus hautes, les plus chrétiennes même, et au fond pourtant, son déisme n'est qu'une sorte de panthéisme. Sur la destinée de l'âme, il en est resté au doute de Cicéron. Tantôt il n'admet ni ne rejette le néant après cette vie ; tantôt il embrasse l'espoir d'une immortalité bienheureuse, et trouve alors des accents d'une hauteur incomparable. Mais en quoi il dépasse beaucoup la morale de Cicéron, c'est lorsqu'il flétrit avec une généreuse indignation la passion des Romains pour les spectacles de gladiateurs ; c'est lorsqu'il réprovoque les distinctions de nobles et de non nobles, lorsqu'il revendique les droits primitifs de l'esclave, l'égalité naturelle des hommes, sans en faire un texte à déclamations dangereuses, mais pour éveiller chez les maîtres les sentiments de justice, de pitié, de fraternité que le temps seul, depuis, aidé du christianisme, a fait prévaloir en partie et qui sont si loin encore d'avoir triomphé.

En maint endroit de ses écrits, il s'élève tour à tour avec ironie et avec véhémence contre les subtilités sophistiques de l'école stoïcienne. La pensée moderne, plus pratique, mais qui elle-même a passé en s'y perfectionnant par les arguties non moins fastidieuses de la scolastique, a peine à comprendre que des questions analogues fussent prises au sérieux par les meilleurs esprits du temps de Sénèque. Il était nécessaire que le bon sens en fit justice. Sénèque a entrepris cette tâche, surabondamment pour nous ; mais il l'a dû faire, et le meilleur motif à en donner, c'est qu'il avait besoin lui-même d'achever de se guérir du mal commun pour lequel il gardait encore un reste de complaisance.

C'est surtout dans les préceptes de détail qu'il brille et qu'il triomphe ; il revêt de couleurs éblouissantes les remarques physiologiques les plus délicates, des portraits qui semblent pris à La Bruyère, des observations profondes que son expérience de la cour et des hommes lui a fait recueillir. Dans l'antiquité, pas un moraliste ne l'a égalé. Son style vif et heurté, sa

phrase courte, semée par instants de nuances chatoyantes, mais claires pour l'esprit attentif et bien plus faciles à saisir qu'à reproduire, le rythme rapide, presque poétique, qui ne l'abandonne jamais et qui offre tant d'analogie avec le mètre varié des tragédies publiées sous son nom, enfin le don qu'il possède au plus rare degré de formuler sous le moins de mots possible une pensée frappante, marquée d'un sceau original et ineffaçable, telles sont en grande partie les qualités qui ont fait vivre ses écrits. On les a cités, on les cite comme ceux des grands poètes qui en un vers ou deux ont concentré quelque règle morale, quelque saillie de bon sens, quelque vérité des plus applaudies. Sa prose en effet se retient comme des vers, et ses phrases ont fait proverbes. Il a dominé tout son siècle ; les plus grands écrivains d'alors ont conservé de lui des reflets fort reconnaissables. Lucain, Juvénal, Quintilien, les deux Pline relèvent de lui ; Florus, membre de sa famille, a, comme lui, la concision et la pompe des images ; Tacite *ne tire pas mal à l'écriture de Sénèque*, dit Montaigne ; Martial rappelle sa touche précise, sa netteté de trait, ses contrastes d'idées et de mots ; plus d'un père de l'Église latine et même grecque l'a pratiqué et imité, saint Augustin surtout, Tertullien, saint Jérôme, Salvien. Le deuxième concile de Tours le cite avec respect. Montaigne a fait de lui ses délices : « Car, dit-il, il pique, éveille en sursaut, échauffe et ravit l'esprit ; » et, l'associant à Plutarque : « Mon livre est maçonné de leurs dépouilles. » Ces *dépouilles*, il ne les avouait pas toutes ; il les fondait dans son œuvre, et disait malignement de ses critiques : « Je veux qu'ils donnent une nasarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschaudent à injurier Sénèque en moy. Il faut musser (masquer) ma foiblesse sous ces grands crédits. » (Liv. II, chap. X.) Du reste, le style rapide, figuré, sentencieux et fort souvent antithétique de Sénèque, se reconnaît plus aisément que ne croyait Montaigne dans sa phrase abondante, mais riche de menus détails. Nous en avons montré plus d'un exemple dans nos notes.

Après Montaigne, et au temps surtout où l'influence du génie espagnol prévalait chez nous, Sénèque fut prodigieusement lu et imité. Balzac, ce rénovateur en France de la prose oratoire et cicéronienne, y mêla encore plus d'emprunts faits à la manière grandiose ou ingénieuse de notre philosophe ; Malherbe, qui pourtant n'a traduit que d'un style incolore beaucoup de ses lettres et de ses traités, lui a dérobé force traits brillants dont il para ses strophes. Enfin un autre poète,

Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile,

s'il faut en croire Boileau, le grand Corneille eut pour Sénèque une vive prédilection. Il a pris au traité *de la Clémence* l'épisode de Cinna ; il a parsemé sa pièce d'imitations de ce traité, et presque toutes ses tragédies nous offrent des traces, des souvenirs visibles du penseur romain. Le barreau, les sermonnaires français le citèrent à l'envi et s'essayèrent à le reproduire pendant plus de deux siècles. Sous Louis XIV, les emprunts que lui firent nos grands écrivains furent plus discrets, mieux choisis, mieux déguisés ; mais on peut affirmer qu'il n'en est pas un qui ne lui ait dû quelque chose. La prose académique du dix-septième siècle est au ton de Sénèque. Plus tard, l'homme qui semble avoir avec lui une sorte de parenté intellectuelle par la nature de son éloquence vive, paradoxale, *pleine de cris et de gestes*, mais souvent animée aussi d'une vraie chaleur et d'honnêtes inspirations, ce fut J. J. Rousseau. Il aimait Sénèque, il l'avait étudié, beaucoup plus dans Montaigne, ou à travers Montaigne, que dans ses écrits mêmes, bien qu'il ait traduit de lui l'*Apocoloquintose*. Aucun auteur français n'offre, selon nous, autant de traits de ressemblance avec le philosophe romain. Il est plus d'une page de l'un comme de l'autre qu'on dirait sortie d'un inouï commun ; on retrouve chez eux la même allure, les mêmes élans, la même fierté d'apostrophes, les confidences personnelles, les anecdotes qui servent de texte à des développements moins vrais dans l'ensemble que par les détails, les mêmes effets de rythme et de cadence savante, de brusquerie heureuse, mais cherchée (*curiosa felicitas*), et jusqu'à ces frais et gracieux tableaux qui délassent de l'uniforme gravité des argumentations philosophiques. Ce dernier mérite brille dans la correspondance de Sénèque plus encore que dans le reste de ses écrits.

Un autre écrivain, J. de Maistre, rhéteur éloquent aussi et chez qui l'on peut signaler plus d'une affinité avec Rousseau comme avec Sénèque, a dit de ce dernier : « Je ne crois pas que dans les livres de piété on trouve, pour le choix d'un directeur, de meilleurs conseils que ceux qu'on peut lire dans Sénèque. Il y a telle de ses lettres que Bourdaloue et Massillon auraient pu réciter en chaire avec quelques légers changements. » Et il ne peut concevoir que Sénèque ait dû à lui seul ou à personne avant lui ce trésor d'idées et de morale pratique qu'il admire dans ses œuvres. Il rejette, il est vrai, la *Correspondance* de Sénèque et de saint Paul partout reconnue

aujourd'hui pour apocryphe, mais il se tient pour sûr que Sénèque a entendu saint Paul et que de là vient sa supériorité sur tous les moralistes de l'antiquité. Cette thèse a été reprise récemment (1853) et développée en deux volumes par M. Amédée Fleury qui, allant plus loin que de Maistre, cherche à établir que Sénèque a été chrétien. Ce livre, fort érudit d'ailleurs, œuvre d'un zèle pieux qui se paie trop aisément de spécieuses invraisemblances, n'offre qu'une série d'inductions, de conjectures hasardées, mais sincères, que la critique contemporaine n'a pu admettre. L'Académie française, tout en rendant hommage au mérite de l'auteur, a dû écarter ses conclusions. Quant à la *Correspondance* de l'apôtre avec le philosophe, les seuls pères de l'Église qui en parlent, saint Jérôme et saint Augustin, peu éloignés de l'époque de Sénèque, ne le font que d'une manière dubitative ; et l'on voit dans la *Cité de Dieu* que saint Augustin ne croyait nullement au christianisme du philosophe, tout comme il ne dit rien des emprunts qu'il aurait pu faire aux livres saints. Tertullien a dit : *Seneca sæpe noster*, Sénèque qui est souvent des nôtres ; il voit en lui une âme *naturellement chrétienne* ; pourtant Tertullien comme Lactance, presque contemporains de Néron, ne relatent ni la prétendue correspondance de Sénèque ni sa conversion. Lactance s'exprime même en ces termes : « Que peut-on dire de plus vrai sur Dieu que cet homme ignorant de la vraie religion ? Il a touché la source même de la vérité, qu'il eût suivie sans doute, si quelque guide la lui eût montrée, » (Liv. VI, chap. XXIV.) « Bossuet, si versé dans toute antiquité, avec une imagination si amie de toute grandeur, n'a rien dit de cette communication prétendue dans les pages incomparables et toutes pleines d'allusions romaines qu'il a écrites sur saint Paul<sup>[22]</sup> » Sénèque lui-même ne fait nulle part mention des chrétiens ; il n'a parlé que des Juifs avec lesquels il les confondait, comme Tacite, Pline le jeune et les Romains les plus éclairés, longtemps après lui, le faisaient encore ; et ses rares allusions à leur culte sont empreintes d'une moqueuse ironie. On a allégué des mots, des phrases, des idées de Sénèque qui se rapprochent plus ou moins de certains passages de saint Paul ; mais beaucoup de ces phrases ou sont mal interprétées ou offrent un sens philosophique tout contraire au sens chrétien ; et outre qu'une grande partie des idées de l'auteur se retrouve dans les poètes et philosophes grecs ou latins antérieurs à lui et dans les déclamateurs même de son temps, comme on peut le voir dans nos notes, nombre de ces idées, et des plus marquantes, appartiennent aux traités publiés par Sénèque

avant les évangiles ou les épîtres de saint Paul. Et l'on sait d'ailleurs que les évangiles et les épîtres, depuis même leur apparition, sont restés fort longtemps secrets pour le public lettré, pour les profanes. Les livres de Sénèque publiés avant les livres saints sont : *le Traité de la colère, la Consolation à Marcia, la Consolation à Helvia, la Consolation à Polybe*. Aucune différence sensible ne distingue ces premiers ouvrages du philosophe de ses derniers, sous le rapport spiritualiste et religieux. L'hymne stoïcienne de Cléanthe, si antérieure dans l'ordre des temps, est, quant aux idées, aussi près de l'Évangile que l'est Sénèque ; et par sa métaphysique, celui-ci est moins chrétien que Platon. Eût-il eu la foi nouvelle, n'y eût-il fait que des emprunts, il ne se fût pas borné à des traits de doctrine isolés, il eût adopté franchement l'immortalité de l'âme, par exemple ; il n'eût pas comparé, préféré même le sage à Dieu, ni balancé entre le hasard ou la fatalité stoïcienne et Dieu, ni penché vers la métempsychose, ni prêché le panthéisme et le suicide, ni basé toute sa morale sur l'orgueil du sage quand celle de l'Évangile est fondée sur l'humilité. La morale ne date pas du christianisme : il n'en a changé que les bases. Or la morale, celle des grands esprits et des nobles âmes qui ont éclairé le monde jusqu'à Platon, Cicéron et tant d'autres, Sénèque, grand esprit lui-même et l'un de leurs pairs, l'a comme résumée dans ses livres, il l'a agrandie, fécondée, propagée avec un merveilleux éclat. Sauf l'esprit tout nouveau d'humilité et cette sublime vertu de charité, plus ardente, plus expansive que ne l'avait prêchée le stoïcisme, la foi chrétienne n'a pu qu'ajouter l'autorité du dogme aux vérités proclamées par ces sages : ainsi elle a agi sur la généralité des hommes, les philosophes anciens n'ayant jamais pu compter que quelques milliers d'adeptes et des disciples non moins divisés entre eux que leurs maîtres. Concluons que si Sénèque aboutissait par la philosophie au pressentiment du christianisme, les différences restent trop tranchées, trop nombreuses dans ses livres, pour qu'on puisse faire honneur de ses prétendus emprunts à toute autre source qu'au fonds commun de la raison humaine et à l'inspiration personnelle de l'écrivain.

Aux notes critiques et historiques placées à la fin de chaque volume<sup>[23]</sup>, nous avons entremêlé les passages des livres évangéliques, bibliques même, qui ont quelque analogie avec certaines pensées de Sénèque. Nous avons aussi indiqué ou cité les rapprochements fortuits, les imitations volontaires les plus remarquables que les ancienne littératures et la nôtre

pouvaient nous offrir comme points de comparaison littéraire. « On nous donne peu de pensées, a dit Voltaire (*Conseils à un journaliste*), que l'on ne trouve dans Sénèque, dans Lucien, dans Montaigne. Les comparer ensemble (et c'est en quoi le goût consiste), c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles : c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée qui fait connaître la nature. »

Parmi les œuvres de Sénèque que le temps n'a pas respectées on cite une *Description de l'Égypte* ; une *Description de l'Inde* ; un *Traité de la superstition* ; de *l'amitié* ; de *du mariage* ; un *Corps complet de philosophie morale* dont il fait mention dans ses Lettres. Quant aux tragédies publiées sous son nom, on s'accorde généralement aujourd'hui à penser que Sénèque n'est pas l'auteur de toutes ces pièces, œuvres de cabinet non destinées pour le théâtre. Ce serait un ouvrage de famille, selon l'opinion de M. Désiré Nisard, *Senecanum opus* ; mais très visiblement, le philosophe romain peut en réclamer la majeure et surtout la plus brillante part.

Nous avons généralement suivi le texte latin de l'édition Lemaire, en profitant toutefois de la précieuse publication faite à Leipzig par Fickert en 1842, 3 vol. in-8°. Ce philologue y a recueilli sans exception toutes les variantes, leçons et conjectures éparses dans tous les manuscrits comme dans les éditions et les commentaires des œuvres de Sénèque. Chaque fois que nous avons cru devoir nous écarter du texte Lemaire, nous l'avons indiqué par des notes mises au bas des pages.

Nous croirions manquer à une obligation essentielle si nous négligions de faire connaître ce que nous devons à la critique éclairée d'un éminent latiniste, M. Sommer. Il a bien voulu lire d'un bout à l'autre notre traduction, le texte original sous les yeux ; et sur bien des points la sagacité, la justesse frappante de ses observations nous ont été d'un heureux secours pour améliorer cette œuvre longue et difficile. Qu'il en reçoive ici nos remerciements.

J. BAILLARD

De l'Académie de Stanislas.

**FIN DE LA  
NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE SÉNÈQUE**

Sénèque : Oeuvres complètes



## DE LA COLÈRE

DE IRA  
41-49 ap. JC

Traduction : J. BAILLARD  
Arvensa Editions



[Retour à la liste des titres](#)

Pour toutes remarques et suggestions :

[editions@arvensa.com](mailto:editions@arvensa.com)

ou rendez-vous sur :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)



[24]

Sénèque : Oeuvres complètes

DE LA COLÈRE

DE IRA

41-49 ap. JC

Edition sous la direction de :  
Magalie Schwartzerg.

Traduction : Joseph Baillard

Annotations :  
Joseph Baillard, Arvensa Editions

Ouvrage de référence :  
Œuvres complètes de Sénèque, Hachette 1914.

DE LA COLÈRE

[Liste des titres](#)

# Table des matières



## [Présentation](#)

### [Livre I](#)

[I.](#)

[II.](#)

[III.](#)

[IV.](#)

[V.](#)

[VI.](#)

[VII.](#)

[VIII.](#)

[IX.](#)

[X.](#)

[XI.](#)

[XII.](#)

[XIII.](#)

[XIV.](#)

[XV.](#)

[XVI.](#)

### [Livre II](#)

[I.](#)

[II.](#)

[III.](#)

[IV.](#)

[V.](#)

[VI.](#)  
[VII.](#)  
[VIII.](#)  
[IX.](#)  
[X.](#)  
[XI.](#)  
[XII.](#)  
[XIII.](#)  
[XIV.](#)  
[XV.](#)  
[XVI.](#)  
[XVII.](#)  
[XVIII.](#)  
[XIX.](#)  
[XX.](#)  
[XXI.](#)  
[XXII.](#)  
[XXIII.](#)  
[XXIV.](#)  
[XXV.](#)  
[XXVI.](#)  
[XXVII.](#)  
[XXVIII.](#)  
[XXIX.](#)  
[XXX.](#)  
[XXXI.](#)  
[XXXII.](#)  
[XXXIII.](#)  
[XXXIV.](#)  
[XXXV.](#)  
[XXXVI.](#)

[Livre III](#)

[I.](#)  
[II.](#)  
[III.](#)  
[IV.](#)  
[V.](#)  
[VI.](#)  
[VII.](#)  
[VIII.](#)  
[IX.](#)  
[X.](#)  
[XI.](#)

[XII.](#)  
[XIII.](#)  
[XIV.](#)  
[XV.](#)  
[XVI.](#)  
[XVII.](#)  
[XVIII.](#)  
[XIX.](#)  
[XX.](#)  
[XXI.](#)  
[XXII.](#)  
[XXIII.](#)  
[XXIV.](#)  
[XXV.](#)  
[XXVI.](#)  
[XXVII.](#)  
[XXVIII.](#)  
[XXIX.](#)  
[XXX.](#)  
[XXXI.](#)  
[XXXII.](#)  
[XXXIII.](#)  
[XXXIV.](#)  
[XXXV.](#)  
[XXXVI.](#)  
[XXXVII.](#)  
[XXXVIII.](#)  
[XXXIX.](#)  
[XL.](#)  
[XLI.](#)  
[XLII.](#)  
[XLIII.](#)

---

DE LA COLÈRE

[Liste des titres](#)

[Table des matières](#)

---

## Présentation

Ce traité en forme de dialogue a été écrit entre 41 à 54 ap. JC. Suivant la tradition stoïcienne, Sénèque, qui fait notamment référence à la colère et à la cruauté de l'empereur Caligula, exhorte son frère Novatus à la maîtrise de soi. [\[25\]](#)

# Livre I

## DE LA COLÈRE

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

## I.

Tu as exigé de moi<sup>[26]</sup>, Novatus, que je traitasse par écrit des moyens de dompter la colère ; et c'est avec raison, ce me semble, que tu as craint particulièrement cette passion, de toutes la plus horrible et la plus effrénée. Les autres, en effet, ont un reste de calme et de sang-froid ; celle-ci est tout emportée, tout à l'élan de son irritation ; armes, sang et supplices, voilà les vœux de son inhumaine frénésie ; sans souci d'elle-même, pourvu qu'elle nuise à son ennemi ; se ruant sur les épées nues ; avide de se venger, quand sa vengeance<sup>[27]</sup> même doit la perdre. Aussi quelques sages l'ont-ils définie une courte démence<sup>[28]</sup> ; car, comme la démence, elle ne se maîtrise point, oublie toute bienséance, méconnaît toute affection, opiniâtre, acharnée à son but, sourde aux conseils et à la raison, elle que de vains motifs soulèvent, incapable de discerner le juste et le vrai, exacte image de ces ruines croulantes qui n'écrasent qu'en se brisant. Pour te convaincre que l'homme ainsi dominé n'a plus sa raison, observe l'attitude de toute sa personne : de même que la folie furieuse a pour infaillibles symptômes le visage audacieux et menaçant, le front sinistre, l'air farouche, la démarche précipitée, des mains qui se crispent, un teint bouleversé, et ces soupirs fréquents qu'elle pousse avec effort, tel paraît l'homme dans la colère<sup>[29]</sup>. Ses yeux s'enflamment, étincellent, toute sa face devient pourpre, tant le sang chassé de son cœur bout et monte avec violence ; ses lèvres tremblent, ses dents se serrent, ses cheveux se dressent et se hérissent ; sa respiration est comprimée et sifflante ; on entend se tordre et craquer les articulations de ses membres ; il gémit, il mugit ; sa parole s'embarrasse de sons entrecoupés ; à tout instant ses mains se frappent, ses pieds battent la terre ; toute son allure

est désordonnée, tout son être exhale la menace : hideux et repoussant aspect de l'homme qui gonfle et dégrade sa noble figure. On doute alors si un tel vice n'est pas plus difforme encore que haïssable. Les autres peuvent se cacher, se nourrir en secret : la colère se fait jour, se produit sur le visage, et plus elle est forte, plus elle bouillonne et se manifeste. Ne vois-tu pas tous les animaux trahir leurs mouvements hostiles par des signes précurseurs ? Tous leurs membres sortent du calme de leur attitude ordinaire, et leur instinct cruel s'exalte de plus en plus. Le sanglier écume, il aiguise ses défenses contre des corps durs ; le taureau frappe l'air de ses cornes et fait voler le sable sous ses pieds ; le lion pousse de sourds rugissements ; le cou du serpent se gonfle de courroux ; le chien atteint de la rage a un aspect sinistre. Il n'est point d'animal si terrible, si malfaisant de sa nature, qui ne montre, dès que la colère l'a saisi, un nouveau degré de férocité. Je n'ignore pas qu'en général les affections de l'âme ont peine à se déguiser : l'incontinence, la peur, l'audace, ont leurs indices et peuvent se pressentir ; car nulle pensée n'agite vivement l'intérieur de l'homme sans qu'une émotion quelconque paraisse sur son visage. Quel est donc ici le trait distinctif ? Que si les autres passions se voient, celle-ci éclate.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**II.**

Si maintenant tu veux considérer ses effets destructeurs, jamais fléau ne coûta plus au genre humain. Tu verras des meurtres, des empoisonnements, le deuil des accusés infligé par eux aux accusateurs, des villes saccagées, des nations détruites tout entières, des chefs vendus à l'encan par les leurs, et les torches incendiaires dont les ravages, non contenus dans l'enceinte des cités, propagent au loin leurs tristes lueurs et les vengeances de l'ennemi. Vois ces villes si fameuses dont on retrouve à peine les fondements : c'est la colère qui les a renversées. Regarde ces solitudes vides durant plusieurs milles de toute habitation : c'est la colère qui les a dépeuplées. Regarde tous ces grands transmis à notre souvenir comme exemples d'un fatal destin. La colère frappe l'un dans son lit, égorge l'autre à la table sacrée du festin, immole un magistrat<sup>s</sup> en plein forum, à la face même des lois, veut que le père tende la gorge au poignard du fds, qu'une main servile verse le sang royal, qu'un citoyen étende ses membres sur une croix. Et encore ne parlé-je que de catastrophes individuelles. Que sera-ce si de ces victimes isolées tu veux porter les yeux sur des assemblées entières massacrées, sur la plèbe égorgée pêle-mêle par la soldatesque, sur des nations proscrites en masse et vouées à la mort.... comme se déroband à notre tutelle ou dédaignant notre autorité. Et d'où viennent ces emportements du peuple contre des gladiateurs, de ce peuple injuste qui se croit insulté s'ils ne meurent pas de bonne grâce, qui se juge méprisé, et qui par son air, ses gestes, son acharnement, de spectateur se fait ennemi ?

Ce sentiment, quel qu'il soit, n'est certes pas la colère, mais il en approche. C'est celui de l'enfant qui, s'il est tombé, veut qu'on batte la terre, et souvent ne sait pas contre quoi il se fâche ; seulement il est fâché, sans motif et sans avoir reçu de mal ; toutefois il lui semble qu'il en a reçu,

il éprouve quelque envie de punir. Aussi prend-il le change aux coups qu'on fait semblant de frapper, des prières et des larmes feintes l'apaisent, et une vengeance imaginaire emporte une douleur qui ne l'est pas moins.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**III.**

« Souvent, dit-on, un homme s'irrite contre des gens qui ne l'ont pas offensé, mais qui doivent le faire : preuve que la colère ne vient pas uniquement de l'offense. » Il est vrai que le pressentiment du mal irrite ; mais c'est que l'intention même nous blesse, et que méditer l'injure, c'est déjà la commettre. On dit encore : « La colère n'est point un désir de punir, puisque fréquemment les plus faibles la ressentent contre les plus forts, sans prétendre à des représailles qu'ils n'espèrent même pas. » Mais d'abord nous entendons par colère le désir et non la faculté de punir ; or on désire même plus qu'on ne peut. D'ailleurs il n'est si humble mortel qui n'espère, avec quelque raison, tirer satisfaction de l'homme le plus haut placé : pour nuire nous sommes tous puissants. La définition d'Aristote ne s'éloigne pas fort de la nôtre ; car il dit que la colère est le désir de rendre mal pour mal. En quoi notre définition diffère-t-elle de la sienne ? Il serait trop long de l'expliquer. On objecte à toutes deux que les brutes ont leur colère, et cela sans être attaquées ni vouloir se venger ou faire souffrir à leur tour ; car quoiqu'elles fassent du mal, le mal n'est point leur but. Il faut répondre que l'animal, que tout, excepté l'homme, est étranger à la colère ; car, quoique ennemie de la raison, elle ne prend naissance que là où la raison a place. Les bêtes ont de l'impétuosité, de la rage, de la férocité, de la fougue ; mais la colère n'est pas plus leur fait que la luxure, bien que pour certains plaisirs elles soient moins retenues que l'homme. N'ajoute pas foi au poète qui dit :

Le sanglier farouche a perdu sa colère ;

Le cerf ne sait plus fuir ; de ses brusques assauts

L'ours ne menace plus les robustes taureaux.

(a) Ovid. *Métam.*, VII, 545.

Il appelle colère l'élan, la violence du choc. Or la brute ne sait pas plus se mettre en colère que pardonner. Les animaux, privés de la parole, sont exempts des passions de l'homme : ils ont seulement des impulsions qui y ressemblent. Autrement, qu'il y ait chez eux de l'amour, il y aura de la haine ; l'amitié supposera les inimitiés ; et les dissensions, la concorde, choses dont ils offrent aussi quelques traces ; mais du reste le bien et le mal appartiennent en propre au cœur humain. A l'homme seul furent donnés la prévoyance, le discernement, la pensée ; et non seulement nos vertus, mais nos vices même sont interdits aux animaux. Tout leur intérieur, comme leur dehors, diffère de nous. Ils ont cette faculté souveraine autrement dite principe moteur, tout comme une voix, mais inarticulée, embarrassée, incapable de former des mots ; tout comme une langue, mais enchaînée, mais non libre de se mouvoir en tous sens ; de même leur principe moteur a peu de pénétration, peu de développement. Ils perçoivent l'image, les formes des objets qui excitent leurs mouvements ; mais cette perception est trouble et confuse. De là la véhémence de leurs transports, de leurs attaques, mais rien qui soit appréhension, souci, tristesse ni colère ; ils n'ont que les semblants de tout cela. Aussi leur ardeur tombe vite et passe à l'état opposé : après la plus violente fureur, après la frayeur la plus vive ils paissent tranquillement<sup>[30]</sup> ; et aux frémissements, aux agitations désordonnées succèdent en moins de rien le repos et le sommeil.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livres I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**IV.**

J'ai suffisamment expliqué ce que c'est que la colère : elle diffère évidemment de l'irascibilité, ainsi que l'homme ivre, de l'ivrogne, et l'homme effrayé, du timide. L'homme en colère peut n'être pas irascible ; l'irascible peut quelquefois n'être pas en colère. Les Grecs distinguent ce vice en plusieurs espèces, sous divers noms que j'omettrai comme n'ayant pas chez nous leurs équivalents, bien que nous disions un *homme amer, acerbe*, aussi bien qu'un *homme inflammable, furibond, criard, difficile, ombrageux*, toutes variétés du même vice. Tu peux y joindre le caractère morose, genre d'irascibilité affinée. Il y a des colères qui se soulagent par des cris ; il y en a dont la fréquence égale l'obstination ; les unes vont droit à la violence et sont chiches de paroles ; les autres se répandent en injures et en discours pleins de fiel ; celles-ci ne vont pas au-delà de la plainte et de l'aversion ; celles-là sont profondes, terribles et concentrées. Il y a mille modifications du même mal, et ses formes sont infinies.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**V.**

J'ai cherché en quoi consiste la colère ; si tout autre animal que l'homme en est susceptible ; ce qui la distingue de l'irascibilité, et quelles formes elle affecte. Cherchons maintenant si elle est selon la nature, si elle est utile, si l'on en doit garder quelque chose. Est-elle selon la nature ? Pour éclaircir ce doute, voyons seulement l'homme. Quoi de plus doux que lui tant qu'il reste fidèle à son caractère ; et quoi de plus cruel que la colère ? Quoi de plus aimant que l'homme ? Quoi de plus haineux que la colère ? L'homme est fait pour assister l'homme ; la colère pour l'exterminer. Il cherche la société de ses semblables, elle brise avec eux ; il veut être utile, elle veut nuire ; il vole au secours même d'inconnus, elle s'en prend aux amis les plus chers. L'homme est prêt même à s'immoler pour autrui ; la colère se jettera dans l'abîme, pourvu qu'elle y entraîne sa proie. Et peut-on méconnaître davantage la loi de la nature qu'en attribuant à la meilleure, à la plus parfaite de ses créatures un vice si barbare et si désastreux ? La colère, nous l'avons dit, a soif de vengeance ; or qu'une telle passion soit inhérente au cœur de l'homme, qui est la mansuétude même, cela n'est nullement selon la nature. Les bons offices, la concorde, voilà en effet les bases de la vie sociale ; ce n'est point la terreur, c'est une mutuelle affection qui établit ce pacte, cette communauté de secours. « Mais quoi ! le châtement n'est-il pas parfois une nécessité ? » Qui en doute ? Mais il le faut impartial, raisonné : alors il ne nuit pas, il guérit en paraissant nuire. On expose au feu le javelot dont on veut corriger les courbures ; on le comprime entre plusieurs coins non pour le rompre, mais pour le redresser : de même s'améliorent nos vicieux penchants par la contrainte physique et morale. Ainsi d'abord, dans la maladie naissante, le médecin tente de modifier un peu le régime quotidien, de régler l'ordre du manger, du boire, des exercices, et de

raffermir la santé en changeant seulement la manière de vivre. Puis vient la dose du manger, du boire, des exercices. L'ordre et la dose prescrits sont-ils sans effet, il supprime certaines choses et en réduit d'autres. Échoue-t-il encore, il interdit toute nourriture et débarrasse le corps par la diète. Si tous ces ménagements sont vains, il perce la veine, il porte le fer sur la partie affectée qui peut, nuire aux membres voisins et propager la contagion : nul traitement ne lui semble trop dur si la guérison est à ce prix. Ainsi le dépositaire des lois, le chef de la cité devra, le plus longtemps possible, n'employer au traitement des âmes que des paroles et des paroles de douceur, qui les engagent au bien, qui leur insinuent l'amour de l'honnête et du juste, qui leur fassent sentir l'horreur du vice et le prix de la vertu. Son langage peu à peu deviendra plus sévère : il avertira encore en réprimandant, et ne recourra que comme dernier remède aux châtiments, alors même légers et révocables. Les derniers supplices ne s'infligeront qu'aux scélérats du dernier degré ; et nul ne périra que sa mort ne soit un bien même pour lui.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livres I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**VI.**

Du médecin au magistrat, toute la différence est que le premier, s'il ne peut sauver nos jours, nous adoucit le passage redouté, et que le second chasse de la vie le coupable chargé d'infamie, aux yeux de tous, non qu'il se plaise au supplice de personne ; le sage est loin de cette inhumaine barbarie ; mais pour donner un exemple à tous, pour que ceux qui de leur vivant n'ont pas voulu être utiles à l'État le servent du moins par leur mort. Non, l'homme, de sa nature, n'est point avide de punir ; et la colère n'est point selon sa nature, car la colère ne veut que châtier. Je citerai aussi l'argument de Platon, car pourquoi ne pas prendre chez autrui ce qui rentre dans nos idées ? « Le juste, dit-il, ne lèse personne, la vengeance est une lésion : elle ne sied donc pas au juste, ni par conséquent la colère, car c'est à la colère que la vengeance convient. » Si le juste ne trouve point de charme à se venger, il n'en trouvera pas à une passion qui met sa joie dans la vengeance. La colère n'est donc pas conforme à la nature.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livres I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**VII.**

Mais, bien qu'elle ne le soit point, ne doit-on pas l'accueillir pour les services qu'elle a souvent rendus ? Elle exalte les âmes et les aiguillonne ; et le courage guerrier ne fait rien de brillant sans elle, sans cette flamme qui vient d'elle, sans ce mobile qui étourdit l'homme et le lance plein d'audace à travers les périls. Aussi quelques-uns jugent-ils que le mieux est de modérer la colère sans l'étouffer, de retrancher ce qu'elle a de trop vif pour la restreindre à sa mesure salutaire, et surtout de conserver ce principe, dont l'absence rend notre action languissante et relâche les ressorts de la vigueur morale.

Mais d'abord il est plus facile d'expulser un mauvais principe que de le gouverner, plus facile de ne pas l'admettre que de le modérer une fois admis. Dès qu'il s'est mis en possession, il est plus fort que le maître et ne souffre ni restriction ni limite. D'autre part, la raison elle-même, à laquelle vous livrez les rênes, n'a de puissance qu'autant qu'elle s'est isolée des passions ; mais souillée de leur alliance, elle ne peut plus les contenir quand elle eût pu les écarter. L'âme, une fois ébranlée, jetée hors de son siège, n'obéit plus qu'à l'impulsion qu'elle a reçue. Il est des choses qui, dès l'abord, dépendent de nous, et qui plus tard nous emportent par leur propre force et ne permettent plus de retour. L'homme qui s'élanche au fond d'un abîme n'est plus maître de lui ; il ne peut s'arrêter ni ralentir sa chute<sup>[31]</sup> : un entraînement irrévocable a coupé court à toute prudence, à tout repentir, et il est impossible de ne pas arriver où on était libre de ne pas tendre. Ainsi l'âme qui s'est abandonnée à la colère, à l'amour, à une passion quelconque, perd les moyens d'enchaîner leur fougue. Il faut qu'elles la poussent jusqu'au bout, précipitée de tout son poids sur la pente rapide du vice.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**VIII.**

Le mieux est de dominer la première irritation, de l'étouffer dans son germe, de se garder du moindre écart, puisque sitôt qu'elle égare nos sens on a mille peines à se sauver d'elle ; car toute raison s'en est allée, dès que la passion vient à s'introduire et qu'on lui a volontairement donné le moindre droit. Elle agira pour tout le reste d'après son caprice, non d'après votre permission. C'est dès la frontière, je le répète, qu'il faut repousser l'ennemi ; s'il y pénètre et s'empare des portes de la place, recevra-t-il d'un captif l'ordre de s'arrêter ? Notre âme alors n'est plus cette sentinelle qui observe au dehors la marche des passions pour les empêcher de forcer les lignes du devoir : elle-même s'identifie avec la passion ; aussi ne peut-elle plus rappeler à elle la force tutélaire et préservatrice qu'elle vient de trahir et de paralyser. Car, comme je l'ai dit, la raison et la passion n'ont point leur siège distinct et séparé : elles ne sont autre chose qu'une modification de l'âme en bien ou en mal. Comment donc la raison, envahie et subjuguée par les vices, se relèvera-t-elle après sa défaite, ou comment se dégagera-t-elle d'une confusion où c'est l'alliage des mauvais principes qui domine ?

« Mais, dira-t-on, il est des hommes qui, dans la colère, savent se contenir. » Est-ce de manière à ne rien faire de ce qu'elle leur dicte, ou lui obéissent-ils en quelque chose ? S'ils ne lui cèdent rien, reconnaissez qu'elle n'est pas nécessaire pour agir, vous qui l'invoquiez comme une puissance supérieure à la raison. Enfin, je vous le demande, est-elle plus forte ou plus faible que cette raison ? Si elle est plus forte, comment celle-ci pourra-t-elle lui prescrire des bornes, vu que d'ordinaire c'est le plus faible qui obéit ? Si elle est plus faible, la raison, sans elle, se suffit pour mettre à fin son œuvre et n'a que faire d'un auxiliaire qui ne la vaut pas.

« Mais on voit des gens irrités ne point sortir d'eux-mêmes et se contenir. » Comment ? quand déjà la colère se dissipe et veut bien les

quitter, mais non quand elle bouillonne : elle est alors souveraine. « Mais encore, ne laisse-t-on pas souvent, même dans la colère, partir sain et sauf l'ennemi que l'on hait ? Ne s'abstient-on pas de lui faire du mal ? » Sans doute, et par quel motif ? Parce qu'une passion en repousse une autre, et que la peur ou la cupidité obtient de nous quelque concession ; ce n'est point là une paix dont la raison nous gratifie, c'est la trêve peu sûre et menaçante des passions.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**IX.**

Enfin la colère n'a en soi rien d'utile, rien qui stimule la bravoure militaire : jamais en effet la vertu n'est réduite à s'aider du vice ; elle est assez forte d'elle-même. A-t-elle besoin d'élan ? Elle ne se courrouce point, elle se lève ; selon qu'elle le juge nécessaire, elle tend ou relâche ses propres ressorts : tels sont les traits que lancent nos machines et auxquels le tireur est maître de donner plus ou moins de portée.

« La colère, dit Aristote, est nécessaire : on ne peut forcer aucun obstacle sans elle, sans qu'elle remplisse notre âme et échauffe notre enthousiasme. Seulement il la faut prendre non comme capitaine, mais comme soldat. » Cela n'est pas vrai : car, si elle écoute la raison et qu'elle suive où celle-ci la mène, ce n'est plus la colère, qui n'est proprement qu'une révolte. Si elle résiste ; si, quand on veut qu'elle s'arrête, ses féroces caprices la poussent en avant, elle est pour l'âme un instrument aussi peu utile que le soldat qui ne tient nul compte du signal de la retraite. Ainsi donc, si elle souffre qu'on règle ses écarts, il lui faut un autre nom, elle cesse d'être cette colère que je ne conçois que comme indomptable et sans frein ; si elle secoue le joug, elle devient préjudiciable et ne peut plus compter comme secours. En un mot, ce ne sera plus la colère, ou elle sera dangereuse : car l'homme qui punit non par avidité de punir, mais par devoir, ne saurait passer pour un homme irrité. Le soldat utile est celui qui sait obéir à son chef, plus éclairé que lui. Mais les passions savent aussi mal obéir que commander ; aussi jamais la raison n'acceptera ces auxiliaires violents, imprévoyants, auprès desquels son autorité n'est rien, et qu'elle ne comprimerait jamais qu'en leur opposant leurs sœurs et leurs pareilles, comme à la colère la peur, à l'indolence la colère, à la peur la cupidité<sup>[32]</sup>.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livres I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**X.**

Sauvons la vertu d'un tel malheur : que jamais la raison ne prenne les vices pour refuge. L'âme avec eux ne peut goûter de calme sincère ; nécessairement flottante et battue de tous les vents, prenant les auteurs de sa détresse pour pilotes, ne devant son courage qu'à la colère, son activité qu'aux instincts cupides, sa prudence qu'à la crainte, sous quelle tyrannie vivra-t-elle, si chaque passion fait d'elle son esclave ? N'a-t-on pas honte de soumettre les vertus au patronage des vices ? Ce n'est pas tout : la raison n'a plus de pouvoir dès qu'elle ne peut rien sans la passion, dès qu'elle s'apparie et s'assimile à elle. Où est la différence, quand la passion, livrée à elle seule, est aussi aveugle que la raison est impuissante sans la passion ? Toutes deux sont égales du jour où l'une ne peut aller sans l'autre. Or, comment souffrir que la passion marche de pair avec la raison ? « La colère est utile, dites-vous, si elle est modérée. » Dites mieux : si sa nature est d'être utile ; mais si elle est indocile à l'autorité et à la raison, qu'obtiendrez-vous en la modérant ? Que, devenue moindre, elle nuise moins. Donc une passion que l'on modère n'est autre chose qu'un mal modéré.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**XI.**

« Mais en face de l'ennemi la colère est nécessaire. » Moins que jamais : là il faut de l'ardeur, mais non déréglée, mais tempérée par la discipline. Qu'est-ce qui perd les Barbares, si supérieurs par la force du corps, si durs au travail, sinon cet emportement si préjudiciable à lui-même ? Et le gladiateur : n'est-ce point l'art qui le protège, la colère qui l'expose aux coups ? Qu'est-il encore besoin de colère quand la raison atteint le même but ? Crois-tu que le chasseur soit irrité contre les bêtes féroces ? Pourtant il soutient leur choc, il les poursuit dans leur fuite : c'est la raison qui, sans la colère, fait tout cela. Tous ces milliers de Cimbres et de Teutons qui inondaient les Alpes, par quoi furent-ils anéantis au point que la renommée seule, à défaut de messenger, porta chez eux la désastreuse nouvelle ? N'est-ce point parce que la colère leur tenait lieu de vaillance, la colère, qui parfois renverse et détruit tout sur son passage, mais qui plus souvent se perd elle-même ? Quoi de plus intrépide que les Germains ? Quoi de plus impétueux dans l'attaque ? Quoi de plus passionné pour les armes au milieu desquelles ils naissent ? C'est leur école, leur unique souci ; de tout le reste ils ne s'inquiètent point. Quoi de plus endurci à tout souffrir : car la plupart ne se pourvoient ni de vêtements, ni d'abris contre la rigueur perpétuelle du climat ? De tels hommes pourtant sont taillés en pièces par les Espagnols et les Gaulois, par les troupes si peu belliqueuses d'Asie et de Syrie, avant même que la légion romaine se montre : ce qui rend leur défaite aisée n'est autre chose que leur emportement. Or maintenant, qu'à ces corps, qu'à ces âmes étrangères à la mollesse, au luxe, aux richesses, on donne une tactique, une discipline ; certes, pour ne pas dire plus, il nous faudra revenir aux mœurs de la vieille Rome. Par quel moyen Fabius releva-t-il les forces épuisées de la République ? Il sut uniquement temporiser, différer, attendre ; toutes choses que l'homme

irrité ne sait pas. C'en était fait de la patrie, alors sur le bord de l'abîme, si Fabius eût osé tout ce que lui dictait le ressentiment. Il prit pour conseil la fortune de l'Empire ; et calcul fait de ses ressources, dont pas une ne pouvait périr sans ruiner toutes les autres, il remit à un temps meilleur l'indignation et la vengeance : uniquement attentif aux chances favorables, il dompta la colère avant de dompter Annibal. Et Scipion ? n'a-t-il pas, laissant Annibal, l'armée punique, tout ce qui devait enflammer son courroux, transporté la guerre en Afrique et montré une lenteur qui passa chez les envieux pour amour du plaisir et lâcheté ? Et l'autre Scipion ? que de longs jours il a consumés au siège de Numance, dévorant son dépit comme général et comme citoyen, de voir cette ville plus lente à succomber que Carthage ! Et cependant ses immenses circonvallations enfermaient l'ennemi et le réduisaient à périr de ses propres armes.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**XII.**

La colère n'est donc pas utile, même à la guerre et dans les combats. Elle dégénère trop vite en témérité ; elle veut pousser autrui dans le péril, et ne se garantit pas elle-même. Le courage vraiment sûr est celui qui s'observe beaucoup et longtemps, qui se couvre d'abord et n'avance qu'à pas lents et calculés<sup>[33]</sup>. « Eh quoi ! l'homme juste ne s'emportera pas, s'il voit frapper son père, ou ravir sa mère ! » Il ne s'emportera pas : il courra les délivrer et les défendre. A-t-on peur que, sans la colère, l'amour filial ne soit un trop faible mobile ? Eh quoi ! devrait-on dire aussi, l'homme juste, en voyant son père ou son fils sous le fer de l'opérateur, ne pleurera pas, ne tombera pas en défaillance ? Nous voyons cela chez les femmes, chaque fois que le moindre soupçon de danger les frappe. Le juste accomplit ses devoirs sans trouble et sans émoi : en agissant comme juste, il ne fait rien non plus qui soit indigne d'un homme de cœur. On veut frapper mon père, je le défendrai ; on l'a frappé, je le vengerai, par devoir, non par ressentiment.

Quand tu cites ces hypothèses, Théophraste, tu veux décrier une doctrine trop mâle pour toi ; tu laisses là le juge pour l'adresser aux auditeurs. Parce que tous s'abandonnent à l'emportement dans des cas semblables, tu crois qu'ils décideront que ce qu'ils font on doit le faire, car presque toujours on tient pour légitimes les passions qu'on trouve en soi. D'honnêtes gens s'irritent quand on outrage leurs proches : mais ils font de même quand leur eau chaude n'est<sup>[34]</sup> pas servie à point, quand on leur casse un verre ou qu'on éclabousse leur chaussure. Ce n'est pas l'affection qui provoque ces colères, c'est la faiblesse : ainsi l'enfant pleure ses parents morts comme il pleurerait ses noix perdues. Qui s'emporta pour la cause des siens est non pas dévoué, mais peu ferme. Ce qui est beau, ce

qui est noble, c'est de courir défendre ses parents, ses enfants, ses amis, ses concitoyens, à la seule voix du devoir, avec volonté, jugement, prévoyance, sans emportement, ni fureur. Car point de passion plus avide de vengeance que la colère, et qui par là même y soit plus inhabile, tant elle se précipite follement, comme presque toutes les passions, qui font elles-mêmes obstacle au succès qu'elles poursuivent. Avouons donc qu'en paix comme en guerre elle ne fut jamais bonne à rien. Elle rend la paix semblable à la guerre : devant l'ennemi, elle oublie que les armes sont journalières ; et elle tombe à la merci des autres, faute de s'être possédée elle-même. D'ailleurs, ce n'est pas une raison d'adopter le vice et de l'employer, parce qu'il a produit parfois quelque bien ; car il est aussi des maux que la fièvre emporte : ne vaut-il pas mieux toutefois ne l'avoir jamais eue ? Détestable remède que de devoir la santé à la maladie ! De même quand la colère, dans des cas imprévus, nous aurait servis, comme peuvent faire le poison, un saut dans l'abîme, un naufrage, ne la croyons pas pour cela essentiellement salutaire : car beaucoup de gens ont dû leur santé à ce qui fait périr les autres.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livres I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**XIII.**

D'ailleurs tout bien, digne de passer pour tel, est d'autant meilleur et plus désirable qu'il est plus grand. Si la justice est un bien, personne ne dira qu'elle gagnerait à ce qu'on y retranchât quelque chose ; si c'est un bien que le courage, nul ne souhaitera qu'on en diminue rien : à ce compte, plus la colère serait grande, meilleure elle serait. Qui, en effet, refuserait l'accroissement d'un bien ? Or l'accroissement de la colère est un danger ; c'est donc un danger qu'elle existe. On ne peut appeler bien ce qui, en se développant, devient mal.

« La colère, dit-on, est utile, en réveillant l'ardeur guerrière. » Il en sera donc de même de l'ivresse ; elle pousse à l'audace et à la provocation ; et beaucoup ont été plus braves au combat pour avoir eu moins de sobriété. Ainsi encore la frénésie et la démence seraient nécessaires au déploiement de nos forces ; car le délire les double souvent. Eh quoi ! la peur n'a-t-elle pas, par un effet contraire, fait naître l'audace, et la crainte de la mort, poussé au combat les plus lâches ? Mais la colère, l'ivresse, la crainte et tout sentiment analogue sont des stimulants honteux et précaires ; ils ne fortifient point la vertu, qui n'a que faire du vice ; seulement parfois ils réveillent quelque peu un cœur mou et pusillanime. La colère ne rend plus courageux que celui qui sans elle serait sans courage : elle vient non pas aider une vertu, mais la remplacer. Eh ! si la colère était un bien, ne serait-elle pas l'apanage des hommes les plus parfaits ? Or, les esprits les plus irascibles sont les enfants, les vieillards, les malades ; et tout être faible par nature est quinteux.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**XIV.**

« Il est impossible, dit Théophraste, que l'homme de bien ne s'irrite pas contre les méchants. » De cette façon, plus on a de vertu, plus on sera irascible ? Vois, au contraire, si l'on n'en sera pas plus calme, plus libre de passions et de haine pour qui que ce soit. Pourquoi haïrait-on ceux qui font le mal, puisque c'est l'erreur qui les y pousse<sup>[35]</sup> ? Il n'est point d'un homme sage de maudire ceux qui se trompent : il se maudirait le premier. Qu'il se rappelle combien il enfreint souvent la règle, combien de ses actes auraient besoin de pardon ; et bientôt il s'irritera contre lui-même. En effet, un juge équitable ne décide pas dans sa cause, autrement que dans celle d'autrui<sup>[36]</sup>. Non, il ne se rencontre personne qui ait droit de s'absoudre soi-même ; et qui se proclame innocent consulte plutôt le témoignage des hommes que sa conscience. Combien n'est-il pas plus humain d'avoir pour ceux qui pèchent des sentiments doux, paternels, de ne pas leur courir sus, mais de les rappeler ! Je m'é gare dans vos champs par ignorance de la route : ne vaut-il pas mieux me remettre dans la voie que de m'expulser ? Employons, pour corriger les fautes, les remontrances, puis la force, la douceur, puis la sévérité ; et rendons l'homme meilleur tant pour lui que pour les autres, sinon sans rigueur, du moins sans emportement. Se fâche-t-on contre l'homme qu'on veut guérir ?

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**XV.**

Mais ils sont incorrigibles ; rien de traitable en eux, ou qui donne espoir d'amendement. » Eh bien, rayez de l'humaine association ceux qui gangrèneraient ce qu'ils touchent : coupez court à leurs crimes par la seule voie possible, mais toujours sans haine. Quel motif aurais-je de haïr l'homme à qui je rends le plus grand des services, en l'arrachant à lui-même ? A-t-on de la haine contre le membre qu'on se fait amputer ? Ce n'est point là du ressentiment, c'est une cure où se mêle la pitié. On abat les chiens hydrophobes ; on tue les taureaux farouches et indomptables ; on égorge les brebis malades, de peur qu'elles n'infectent le troupeau ; on étouffe les monstres à leur naissance ; on noie même les enfants estropiés ou difformes. Ce n'est pas la colère, c'est la raison qui veut qu'on retranche de ce qui est sain ce qui ne l'est pas.

Rien ne sied moins que la colère à l'homme qui punit, le châtement ayant d'autant plus d'efficacité lorsqu'il est imposé par la raison. C'est pour cela que Socrate disait à son esclave : « Comme je te battrais, si je n'étais en colère ! » Il remit la correction de l'esclave à un moment plus calme, et en attendant se fit la leçon à lui-même. Chez qui la passion serait-elle modérée, quand Socrate n'osa pas se fier à sa colère ? Pour réprimer l'erreur ou le crime, il ne faut donc pas un vengeur irrité : car la colère est un délit de l'âme et l'on ne doit pas corriger une faute par une autre.

## DE LA COLÈRE

## Livre I

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

## XVI.

« Quoi ! je ne me courroucerai pas contre un voleur, contre un empoisonneur ! » Non, pas plus que je ne me courrouce contre moi-même quand je me tire du sang. Toute espèce de châtement est un remède, et je l'applique comme tel. Toi qui ne fais encore que débiter dans le mal, dont les chutes, quoique fréquentes, ne sont pas graves, j'essayerai, pour te ramener, d'abord les remontrances secrètes, ensuite la réprimande publique. Toi qui es allé trop loin pour que des paroles puissent te sauver, tu seras contenu par l'ignominie. A toi, il faut un stigmaté plus fort, plus pénétrant : on t'enverra en exil, sur des bords ignorés. Ta corruption invétérée exige-t-elle des remèdes encore plus énergiques, les fers et la prison publique, t'attendent. Mais toi, dont le moral est désespéré et la vie un tissu de crimes, poussé que tu es non par de ces motifs qui ne manqueront jamais au méchant, mais par une cause pour toi assez puissante, le plaisir de mal faire, tu as bu l'iniquité jusqu'à la lie, et tes entrailles en sont tellement infectées, qu'il faudrait te les arracher pour l'en faire sortir. Malheureux ! qu'il y a longtemps que tu cherches la mort ! eh bien, tu vas nous rendre grâce : nous te sauverons du vertige dont tu es la proie : après t'être vautré dans le mal pour ton supplice comme pour celui des autres, il n'est plus pour toi qu'un seul bien possible, la mort, que nous t'allons donner sur-le-champ<sup>[37]</sup>. — Pourquoi m'emporterais-je contre lui à l'heure où je lui rends le plus grand service ? Il est des cas où la pitié la mieux entendue est d'ôter la vie.

Si, homme d'expérience et de savoir, j'entrais dans une infirmerie ou dans la maison d'un riche, je ne prescrirais pas le même traitement pour des affections différentes. Je vois dans les âmes une grande variété de vices, et c'est toute une cité qu'on m'appelle à guérir : à chaque maladie je dois chercher son spécifique. Ici réussira la honte ; là le bannissement ;

ailleurs la douleur physique ; plus loin la perte des biens, de la vie. Si, comme juge, je dois revêtir la robe de sinistre aspect<sup>[38]</sup>, s'il y a lieu de convoquer le peuple au son de la trompette, je monterai au tribunal non point en furieux ou en ennemi, mais avec le visage de la loi ; ses paroles solennelles seront répétées par moi d'une voix plutôt calme et grave qu'emportée ; et si je commande l'exécution, je serai sévère, mais point irrité. Et si je fais tomber sous la hache une tête coupable, ou coudre le sac du parricide, ou supplicier un soldat, ou monter sur la roche Tarpéienne un traître, un ennemi public, ce sera sans colère, mon visage ni mon âme ne seront pas autres que lorsque je frappe un reptile ou un animal venimeux. « On a besoin de colère pour punir. » Qu'est-ce à dire ? la loi te semble-t-elle irritée contre des hommes qu'elle ne connaît pas, qu'elle n'a pas vus, qu'elle espère ne voir jamais ? Prenons donc les mêmes sentiments qu'elle : elle ne se courrouce point, elle prononce.

Si c'est une convenance pour le juste de se courroucer contre le crime, il devra donc aussi porter envie aux succès des méchants. Car quoi de plus révoltant que de voir fleurir et abuser des faveurs du sort des hommes pour qui le sort ne saurait assez inventer de maux ? Mais leurs avantages excitent aussi peu son envie que leurs crimes sa colère. Un bon juge condamne ce que la loi réproouve : il ne hait point.

« Comment ! s'écrie-t-on, les plus palpables injustices ne heurteront pas l'âme du sage, ne le tireront pas de son calme ? »

Je le confesse, il éprouvera une légère, une faible, émotion. Car, disait Zénon, dans l'âme du sage lui-même, la plaie fût-elle guérie, la cicatrice demeure. Oui, des semblants, des ombres de passions viendront l'effleurer ; des passions réelles, jamais. Aristote prétend que certaines passions, pour qui en use bien, sont des armes ? ce qui serait vrai si, comme les instruments de guerre, on les pouvait prendre et quitter à volonté. Les armes qu'Aristote prête à la vertu frappent toutes seules et d'elles-mêmes sans attendre qu'on les saisisse : nous sommes leurs instruments, elles ne sont point le nôtre. Nous n'avons nul besoin d'aides étrangers : la nature nous a suffisamment munis par la raison. Elle nous a donné là une arme solide, inaltérable, docile, qui n'est pas à double tranchant et ne peut être renvoyée contre son maître. S'agit-il non seulement de prévoir, mais d'exécuter, la raison seule et par elle-même suffit<sup>[39]</sup>. Quoi de moins sensé que de la faire recourir, elle, à la colère,

l'immuable à l'incertain, la fidélité à la trahison, la santé à la maladie ? Et si je prouve que dans les actes aussi qui seuls semblent nécessiter l'intervention de la colère la raison par elle-même apporte bien plus d'énergie ? Dès qu'en effet elle a décidé que telle chose doit s'accomplir, elle y persiste : ne pouvant, pour changer, trouver mieux qu'elle-même, elle s'arrête à sa résolution première. La colère a souvent reculé devant la pitié, car sa force n'a nulle consistance, c'est une vaine bouffissure : violente dans son origine, elle est pareille à ces vents de terre qu'enfantent les fleuves et les marais ; ils ont de la fougue et ne tiennent pas. Elle débute par de vifs élans, puis s'affaisse, lassée avant l'heure : ne respirant l'abord que cruauté, que supplices inouïs, lorsqu'il faut sévir, elle ne sait plus que mollir et céder.

La passion tombe vite ; la raison est toujours égale. Et même, la colère vînt-elle à persévérer, souvent, bien que de nombreux coupables aient mérité la mort, à la vue du sang de deux ou trois victimes elle cesse de frapper. Ses premiers coups sont terribles, comme le venin des serpents, au sortir de leur gîte, est dangereux ; mais leurs morsures, en se répétant, épuisent bientôt leur malignité. Ainsi il n'y a point parité de peines où il y a parité de crimes : et souvent la peine la plus grave est pour la moindre faute en butte à la première fougue. Inégale dans toute son allure, la passion va plus loin qu'il ne faut ou s'arrête en-deçà. Elle se complaît dans ses excès, juge d'après son caprice, sans vouloir entendre, sans laisser place à la défense, s'attachant aux idées dont elle s'est saisie, et ne souffrant point qu'on lui ôte ses préventions, si absurdes qu'elles soient. La raison accorde à chaque partie le lieu, le temps convenables ; elle-même elle prend délai pour avoir toute latitude dans la discussion de la vérité : la colère décide à la hâte. La raison veut qu'on prononce selon la justice ; elle, au contraire, veut qu'on trouve juste ce qu'elle a prononcé. La raison n'envisage que le fond même de la question ; la colère s'émeut pour des motifs puérils autant qu'étrangers à la cause. Un air assuré, une voix ferme, un langage franc, une mise recherchée, un cortège imposant, la faveur populaire vont l'exaspérer. Souvent, en haine du défenseur, elle condamne l'accusé : vainement la vérité éclate à ses yeux ; elle aime et soutient son erreur ; elle ne veut pas qu'on la lui démontre ; et s'obstiner dans une fausse voie lui paraît plus beau que se repentir.

Pison, notre contemporain, fut un homme irréprochable à beaucoup d'égards, mais esprit faux, et qui prenait l'inflexibilité pour de la fermeté.

Dans un moment de colère, il avait condamné à mort un soldat comme meurtrier de son camarade parti en congé avec lui et qu'il ne pouvait représenter. L'infortuné demande un sursis pour aller aux recherches, il est refusé. On le conduit, d'après la sentence, hors des lignes du camp ; et déjà il tendait la tête, quand soudain reparut celui qu'on croyait assassiné. Alors le centurion préposé au supplice ordonne à l'exécuteur de remettre son glaive dans le fourreau, et ramène le condamné à Pison. Il vient rendre au juge le service qu'a rendu le sort au soldat : tous deux seront innocents. Une foule immense escorte les deux frères d'armes, qui se tiennent l'un l'autre embrassés : l'armée est au comble de la joie. Pison s'élanche en fureur sur son tribunal ; il voue à la fois au supplice et le soldat non coupable du meurtre et celui qui n'avait pas été assassiné. Quoi de plus indigne ? parce que l'un était justifié, tous deux périssaient. Et Pison ajoute une troisième victime : le centurion lui-même, pour avoir ramené un condamné, est envoyé à la mort. Placés hors du camp, tous trois vont périr : car le premier est innocent. Oh ! que la colère est ingénieuse à se forger des motifs de sévir ! « Toi, je te condamne, parce que tu l'es déjà ; toi, parce que tu es cause de la condamnation d'un camarade ; et toi, parce que, chargé d'exécuter l'arrêt, tu n'as pas obéi à ton général. » Il trouva moyen de créer trois crimes, faute d'en trouver un.

La colère, ai-je dit, a cela de funeste qu'elle ne veut pas qu'on la dirige. Elle s'indigne contre la vérité même, si la vérité se manifeste contre son gré : ses cris forcenés, la tumultueuse agitation de toute sa personne trahissent son acharnement contre l'homme qu'elle poursuit, qu'elle accable d'outrages et de malédictions. Ainsi n'agit pas la raison, qui pourtant, s'il le faut, ira, calme et silencieuse, renverser de fond en comble des maisons entières, anéantir avec femmes et enfants certaines familles, pestes de l'État, abattre même leurs demeures et les raser jusqu'au sol, abolir enfin des noms hostiles à la liberté ; tout cela sans grincer les dents, sans secouer violemment la tête, ni compromettre en rien le caractère du juge, dont la dignité calme est plus que jamais un devoir quand c'est une peine grave qu'il applique. « A quoi bon, dit Hiéronyme<sup>[40]</sup>, quand tu veux frapper quelqu'un, commencer par te mordre les lèvres ? » Et s'il eût vu un proconsul s'élançant de son tribunal, arracher au lecteur les faisceaux, et déchirer ses propres vêtements parce que ceux de la victime tardaient à l'être ! Que sert de renverser la table, de briser les coupes contre terre, de heurter du front les colonnes, de s'arracher les cheveux, de se frapper la

cuisse ou la poitrine ? Que penser d'une passion qui, ne pouvant se jeter assez tôt sur autrui, se tourne contre elle-même ! Aussi les assistants la retiennent et la prient de s'épargner, scènes que n'offre jamais quiconque, libre de colère, inflige à chacun la peine qu'il mérite. Souvent il renvoie l'homme qu'il vient de prendre en faute, si son repentir est de bon augure pour la suite, s'il est visible que le mal ne vient pas du fond de l'âme, mais s'arrête, comme on dit, à la surface. Cette impunité-là n'est funeste ni à celui qui l'obtient, ni à celui qui l'accorde. Quelquefois un grand crime sera moins puni qu'un plus léger, si dans l'un il y a manquement et non scélératesse, et dans l'autre astuce profonde, hypocrisie invétérée. Le même délit n'appellera pas la même répression sur l'homme coupable par inadvertance et sur celui qui a prémédité l'infraction. Il faut que le juge sache et ne perde jamais de vue, dans toute application de peines, qu'il s'agit ou de corriger les méchants ou d'en purger la terre : dans les deux cas ce n'est point le passé, c'est l'avenir qu'il envisagera. Car, comme le dit Platon, le sage punit, non parce qu'on a péché, mais pour qu'on ne pêche plus ; le passé est irrévocable, l'avenir se prévient. Veut-il prouver par des exemples que tout criminel finit mal, il fait mourir ces hommes publiquement, non pas tant pour qu'ils périssent, que pour qu'ils servent aux autres d'effrayante leçon. »

Tu vois combien l'homme chargé de peser et d'apprécier ces choses doit être libre de tout ce qui trouble l'âme pour exercer un pouvoir qui demande les plus religieux scrupules, qui donne droit de vie et de mort. Il est mal de mettre le glaive aux mains d'un furieux<sup>[41]</sup>.

Gardons-nous aussi de penser que la colère contribue en rien à la grandeur d'âme, car la grandeur n'est point là, je n'y vois que bouffissure : ainsi dans les corps hydropiques, que distend une humeur viciée, la maladie n'est pas de l'embonpoint, c'est une enflure funeste. Tout esprit que sa dépravation même emporte au-delà des saines pensées de l'humanité s' imagine que je ne sais quoi de noble et de sublime l'inspire : mais il n'y a là-dessous rien de solide ; l'édifice sans base est prompt à crouler. La colère n'a rien où s'appuyer ; rien de ferme ou qui soit durable ne lui donne naissance : ce n'est que vent et que fumée ; elle diffère autant de la grandeur d'âme que la témérité du courage, la présomption de la confiance, l'humeur farouche de l'austérité, la cruauté de la sévérité. Il y a loin, je le répète, d'une âme élevée à une âme orgueilleuse. La colère n'a jamais de grandes, de généreuses inspirations. Je vois, au contraire, dans

cette susceptibilité habituelle, les symptômes d'une âme énervée, malheureuse, qui sent sa faiblesse. Le malade couvert d'ulcères gémit au moindre contact : ainsi la colère est surtout le vice des femmes et des enfants. « Mais des hommes même y sont sujets ! » C'est que des hommes aussi ont le caractère des enfants et des femmes. Eh ! n'y a-t-il pas de ces paroles, jetées dans la colère, qui semblent le cri d'une âme grande quand on ignore la vraie grandeur ? Tel est ce mot sinistre, exécration : *Qu'on me baisse, pourvu qu'on me craigne* mot qui sent bien le siècle de Sylla. Je ne sais ce qu'il y a de pis dans ce double vœu : la haine ou la terreur publique. Qu'on me haïsse ! Il voit dans l'avenir les malédictions, les embûches, l'assassinat ; quel contrepoids y met-il ? que les dieux le punissent d'avoir trouvé à la haine un si digne remède ! Qu'on le haïsse ! qu'est-ce à dire ? pourvu qu'on t'obéisse ? Non. Pourvu qu'on t'estime ? Non ; pourvu que l'on tremble. Je ne voudrais pas de l'amour à ce prix. Pense-t-on que ce mot soit parti d'une grande âme ? Quelle erreur ! Elle n'était point grande, cette âme ; elle était féroce.

Ne crois pas au langage de la colère : elle fait beaucoup de bruit, elle menace, et n'en est pas moins profondément pusillanime. N'ajoute pas foi non plus à l'éloquent Tite Live, quand il dit : *Grand homme plutôt qu'homme de bien !* Ces deux qualités sont inséparables : ou l'on sera bon aussi, ou l'on ne sera pas même grand<sup>[42]</sup> ; car je ne conçois la grandeur que dans une âme inébranlable qui intérieurement, et du faite à la base, soit également ferme, telle enfin qu'elle ne puisse, s'allier avec un génie malfaisant. La terreur, le fracas, la destruction, peuvent être l'œuvre du méchant ; mais la grandeur, dont le fondement, dont la force est dans la bonté, il ne l'aura pas ; seulement son langage, ses muscles tendus, tout l'appareil qui l'entoure, prendront un faux air de grandeur. Il lui échappera telle parole d'un haut courage en apparence. Ainsi Caligula, furieux de ce que le ciel tonnait sur ses pantomimes, dont il était plus encore l'émule passionné que le spectateur, et de ce que sa séquelle de gladiateurs avait peur de ces foudres qui certes oubliaient alors de punir, défia Jupiter à un combat désespéré en vociférant ce vers d'Homère : *Ou tu m'enlèveras, ou je t'enlèverai*<sup>[43]</sup>. Quelle démente était-ce là ? s'imaginer ou que le dieu ne pouvait lui nuire, ou qu'il nuirait au dieu ! Pour moi, je pense que son blasphème n'a pas peu contribué à l'explosion du complot formé contre lui. Ce fut en effet, aux yeux de tous, le terme de la patience que d'avoir à

supporter celui qui ne pouvait supporter Jupiter.

Ainsi donc, dans la colère, même quand elle paraît le plus véhémement, qu'elle affronte les dieux et les hommes, il n'y a rien de grand, rien de noble ; ou si quelques esprits y voient la marque d'une grande âme, qu'ils la voient aussi dans le luxe. Le luxe veut marcher sur l'ivoire, se vêtir de pourpre, avoir des lambris dorés, transporter les terres, emprisonner les mers, précipiter des fleuves en cascades, suspendre des bosquets sur ses toits<sup>[44]</sup>. Qu'on voie aussi de la grandeur dans l'avarice : elle couche sur des monceaux d'or et d'argent, cultive des champs qui de fait s'appellent des provinces, et livre à chacun de ses fermiers de plus vastes départements que le sort n'en assignait aux consuls. Qu'on voie aussi de la grandeur dans la luxure : elle franchit les mers, fait des troupeaux d'eunuques, et, bravant la mort, prostitue l'épouse sous le glaive de l'époux. Qu'on voie de la grandeur dans l'ambition peu satisfaite d'honneurs annuels, elle veut, s'il est possible, couvrir nos fastes d'un seul nom, répartir ses titres sur le monde entier. Peu importe à quel point toutes ces passions se développent et s'étendent : elles sont toujours étroites, misérables et basses. La vertu seule est élevée, sublime ; et il n'y a de grand que ce qui en même temps est calme.

## Livre II

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**I.**

Mon premier livre, Novatus, offrait une tâche engageante : on est porté comme sur une pente facile à parcourir les tableaux du vice ; maintenant des questions plus subtiles m'appellent. Il faut chercher si la colère vient d'un libre choix ou d'entraînement, c'est-à-dire si elle s'émeut spontanément, ou s'il en est d'elle comme de tout transport qui s'élève en nous à notre insu. Voilà où doit descendre la discussion pour remonter ensuite plus haut. Ainsi, dans la formation du corps humain, les os, les nerfs, les articulations, charpente de tout l'édifice, et les viscères, si peu agréables à voir, se coordonnent avant le reste ; vient ensuite ce qui fait les charmes de la figure et de l'extérieur ; et enfin, quand l'œuvre est complète, la nature y jette comme dernier coup de pinceau ce coloris qui plaît tant aux yeux. Que l'apparence de l'injure soulève la colère, nul doute ; mais suit-elle soudain cette apparence ; s'élançait-elle sans que l'âme y acquiesce, ou lui faut-il pour se mouvoir l'assentiment de l'âme, voilà ce que nous cherchons. Nous tenons, nous, que la colère n'ose rien par elle-même et sans l'approbation de l'âme. Car saisir l'apparence d'une injure et en désirer la vengeance ; faire la double réflexion qu'on ne devait pas être offensé et qu'on doit punir l'offenseur, cela ne tient pas au mouvement physique qui devance en nous la volonté. Le mouvement physique est simple, celui de l'âme est complexe et offre plus d'un élément. On a compris quelque chose, on s'indigne, on condamne, on se venge : tout cela ne peut se faire si l'âme ne s'associe à l'impression des sens.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**II.**

« A quoi, dis-tu, tend cette question ? » A bien connaître la colère. Car si elle naît malgré nous, jamais la raison ne la surmontera. Tout mouvement non volontaire est irrésistible, inévitable, comme le frisson que donne une aspersion d'eau froide, comme certains contacts qui répugnent<sup>[45]</sup>, comme lorsqu'à de fâcheuses nouvelles notre poil se hérissé, que des mots déshonnêtes nous font rougir, et que le vertige saisit l'homme qui regarde au fond d'un précipice. Aucun de ces mouvements ne dépendant de nous, la raison avec ses conseils ne peut les prévenir. Mais ses conseils dissipent la colère : car ce vice de l'âme est volontaire ; ce n'est pas une de ces fatalités humaines, de ces accidents qu'éprouvent les plus sages, et dont il faut voir un exemple dans la souffrance morale dont nous frappe tout d'abord l'idée révoltante de l'injustice. Ce dernier sentiment s'éveille même aux jeux de la scène et à la lecture de l'histoire. Souvent on éprouve une sorte de colère contre un Clodius<sup>[46]</sup> qui bannit Cicéron, contre un Antoine qui l'assassine. Qui n'est révolté des exécutions militaires de Marius, des proscriptions de Sylla ? Qui ne maudit un Théodote, un Achilles, et ce roi enfant, qui déjà est homme pour le crime<sup>[47]</sup> ? Le chant même quelquefois et de rapides modulations nous animent : nos âmes s'émeuvent au son martial des trompettes, à une tragique peinture, au triste appareil des supplices les plus mérités. Ainsi l'on rit à voir rire les autres, et l'on s'attriste avec la foule qui pleure ; et l'on s'échauffe à la vue de combats où l'on n'a point part. Mais ceci n'est pas de la colère, comme ce n'est point l'affliction qui contracte nos sourcils à la représentation d'un naufrage sur la scène ; comme ce n'est point l'effroi qui glace le lecteur quand il suit Annibal depuis Cannes jusque sous nos murs. Toutes ces sensations sont d'une âme remuée sans le vouloir,

des préludes de passions, non des passions réelles. De même encore l'homme de guerre, en pleine paix et sous la toge, tressaille au bruit du clairon ; et le cheval de bataille dresse l'oreille au cliquetis des armes<sup>[48]</sup> Alexandre, dit-on, aux chants de Xénophane, porta la main sur son épée.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**III.**

Aucune de ces impulsions fortuites ne doit s'appeler passion : l'âme, à leur égard, est passive plutôt qu'active. Or la passion consiste non à s'émouvoir en face des objets, mais à s'y livrer, et à suivre cette impulsion accidentelle. Car si l'on croit qu'une pâleur subite, des larmes qui échappent, l'aiguillon secret de la concupiscence, un soupir profond, l'éclat soudain des yeux ou toute autre chose analogue soient l'indice d'une passion, d'un sentiment réels, on s'abuse, on ne voit pas que ce sont là des mouvements tout physiques. Il arrive au plus brave de pâlir quand on l'arme pour le combat, de sentir quelque peu ses genoux trembler au signal du carnage ; le cœur peut battre au plus grand capitaine quand les deux armées vont s'entrechoquer ; l'orateur le plus éloquent frissonne au moment de prendre la parole. Mais la colère n'est pas une impression simple, elle se porte en avant ; c'est un élan, et tout élan implique une adhésion morale, et dès qu'il s'agit de venger et de punir, ce ne peut être à l'insu de l'intelligence. Un homme se croit lésé : il veut se venger : un motif quelconque le dissuade, il s'arrête aussitôt. Je n'appelle point cela colère, mais mouvement de l'âme, qui cède à la raison. Ce qui est colère, c'est ce qui dépasse la raison et l'entraîne avec soi. Aussi cette première agitation de l'âme, causée par l'apparence de l'injure, n'est pas plus de la colère que ne l'est cette même apparence. La colère est l'élan qui suit, qui n'est plus seulement la perception de l'injure, mais qui en admet l'existence. C'est l'âme soulevée qui marche à la vengeance volontairement et avec réflexion. Est-il douteux que la peur porte à fuir, la colère à courir en avant ? Vois donc si tu dois croire que l'homme recherche ou évite quoi que ce soit sans le consentement de son intelligence.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**IV.**

Veux-tu savoir comment les passions naissent, grandissent, font explosion ? L'émotion d'abord est involontaire, et comme l'avant-courrière et la menace de la passion ; il y a ensuite une volonté, facile à vaincre : on croit la vengeance un devoir après l'injure, ou qu'il faut punir l'auteur du mal. L'instant d'après, l'homme n'est plus son maître : il veut se venger, non plus parce qu'il le faut, mais à l'aveugle ; la raison a succombé. Quant à l'impulsion première, la raison n'y peut échapper, non plus qu'aux impressions physiques dont j'ai parlé, comme de bâiller en voyant bâiller les autres, ou de fermer les yeux quand une main étrangère s'y porte brusquement. Dans tout ceci la raison est impuissante ; l'habitude peut-être et une constante surveillance atténueront ces effets. Le second mouvement, qui naît de la réflexion, la réflexion en triomphe<sup>[49]</sup>....

## DE LA COLÈRE

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

## V.

Examinons maintenant cette question : ceux qui versent à flots le sang des hommes, qui se font du carnage une fête, sont-ils en colère lorsqu'ils tuent sans avoir reçu d'injure, sans même croire en avoir reçu ? Ainsi fut Apollodore, ainsi Phalaris. Ce n'est pas là de la colère, c'est de la férocité ; car elle ne fait pas le mal parce qu'on l'a offensée, elle qui veut bien même qu'on l'offense pourvu qu'elle fasse le mal ; elle frappe, elle déchire, non par vengeance, mais par volupté. Qu'est-ce donc que ce fléau, quelle est sa source ? Toujours la colère qui, à force d'être exercée et assouvie, arrive à ne plus savoir ce que c'est que pitié, abjure tout pacte avec la société humaine et finit par se transformer en cruauté. L'homme rit alors, et s'applaudit et s'enivre de joie ; son visage est loin d'exprimer la colère : il est cruel par passe-temps. Annibal, dit-on, à la vue d'un fossé plein de sang humain, s'écria : « Le beau spectacle ! » Qu'il l'eût trouvé plus beau, si ce sang avait pu remplir un fleuve ou un lac ! Faut-il s'étonner que tel soit ton plus doux spectacle, toi né dans le sang, dont l'enfance fut dressée au meurtre ? Ton homicide étoile, que la fortune secondera vingt ans, va repaître partout tes yeux de ces délicieux tableaux : tu les verras et à Trasimène et à Cannes et, pour la dernière fois, sous les murs de ta chère Carthage.

Naguère, sous le divin Auguste, Volesus<sup>[50]</sup>, proconsul d'Asie, ayant fait en un jour tomber trois cents têtes sous la hache, et se promenant au milieu des cadavres d'un air superbe, comme s'il eût accompli l'œuvre la plus belle et la plus glorieuse, s'écria en grec : « O la royale exécution ! » Qu'eût-il fait s'il eût été roi ? Ce n'était pas là de la colère : c'était un mal pire, un mal sans remède....

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**VI.**

« Puisque, dit-on, la-vertu applaudit à ce qui est honnête, ce qui ne l'est pas doit exciter son courroux. » Que ne dit-on aussi qu'elle doit être à la fois basse et sublime ? Or ici c'est le dire, c'est la relever et la rabaisser du même coup : car le plaisir de voir une bonne action est noble, il exalte l'âme ; et la colère qu'inspire la faute, d'autrui est ignoble et d'un cœur rétréci. Toujours la vertu se gardera d'imiter les vices qu'elle réprime : elle doit châtier cette colère qui en rien ne vaut mieux, qui souvent est pire que les délits auxquels elle s'attaque. Le bonheur, la satisfaction sont l'apanage naturel de la vertu ; la colère est aussi peu digne d'elle que l'affliction. Or la tristesse est compagne de la colère, cette tristesse où nous jette toujours le repentir ou le mauvais succès d'un emportement. Et si le rôle du sage était de s'irriter contre les fautes, il s'irriterait d'autant plus qu'elles seraient plus grandes, et s'irriterait souvent ; d'où il suit que le sage non seulement s'emporterait, mais serait le plus colère des hommes. Puis donc que, selon nous, toute colère, grave ou fréquente, n'a jamais place en l'âme du sage, que n'achevons-nous de l'en délivrer tout à fait ? Car, encore une fois, il n'y a pas de limite possible, s'il doit se courroucer selon la gravité de chaque méfait. Le sage devra être ou injuste, s'il poursuit d'un courroux égal des délits inégaux, ou irascible à l'excès, s'il sort de lui-même à chaque crime qui méritera sa colère. Or quoi de plus indigne que de subordonner les sentiments du sage à la méchanceté d'autrui ? Votre Socrate ne rapportera plus à la maison le visage avec lequel il en est sorti.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**VII.**

D'ailleurs si le sage doit s'emporter contre les actions honteuses, et s'émouvoir et s'attrister de tous les crimes, rien n'est plus misérable que lui. Toute sa vie se passera dans l'irritation et le chagrin. Peut-il faire un pas sans heurter quelque scandale ? Peut-il sortir de chez lui, qu'il ne traverse une foule de pervers, d'avares, de prodigues, d'impudents, tous triomphants par leurs vices mêmes ? Nulle part ses yeux ne tomberont sans découvrir de quoi s'indigner. Il ne suffira pas aux transports sans fin qu'exigeront ces incessantes rencontres. Ceux qui dès l'aurore courent par milliers au forum, quels honteux procès, quels défenseurs plus infâmes ne suscitent-ils pas ? L'un accuse les rigueurs du testament paternel, que c'était bien assez d'avoir méritées ; l'autre plaide contre sa mère ; un troisième se fait délateur d'un crime visiblement commis par lui seul ; on élit magistrat tel autre pour condamner ce que lui-même a fait ; et la foule est gagnée à la mauvaise cause par les belles paroles d'un avocat. Pourquoi m'arrêter à des faits spéciaux ? Quand tu vois le forum inondé de citoyens, le champ de Mars où court s'entasser la multitude, et ce cirque où s'étale la majeure partie du peuple de Rome, sache bien que là sont réunis autant de vices que d'hommes<sup>[51]</sup>. Entre tous ces gens qui portent le costume de paix, nulle paix n'existe : ils sont prêts à s'entre-détruire pour le plus mince profit.

## DE LA COLÈRE

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

## VIII.

Nul ne tire son gain que du dommage d'autrui<sup>[52]</sup> ; l'heureux on le hait, le malheureux on le méprise ; un grand t'écrase, tu écrases un petit ; à chacun sa passion qui l'aiguillonne ; pour un caprice, pour une chétive proie on aspire à tout bouleverser. C'est la vie des bandes de gladiateurs, qui vivent en commun pour se combattre. C'est la société des bêtes féroces ; et encore celles-ci sont pacifiques entre elles et s'abstiennent de déchirer leurs semblables<sup>7</sup> : l'homme s'abreuve du sang de l'homme. En un seul point il se distingue des brutes que l'on voit lécher la main qui leur donne à manger ; sa rage dévore ceux même qui le nourrissent. Jamais la colère du sage ne cessera, si une fois elle commence. Partout débordent les vices et les crimes, trop multipliés pour que la loi pénale y remédie. Une immense lutte de perversité est engagée ; la fureur de mal faire augmente chaque jour, à mesure que la honte est moindre. Abjurant tout respect de l'honnête et du juste, n'importe où sa fantaisie l'appelle, la passion y donne tête baissée ; et le génie du mal n'opère plus dans l'ombre : il marche aux yeux de tous ; il est à tel point déchaîné dans la société, il a si fort prévalu dans les âmes, que l'innocence n'est point seulement rare, elle a disparu. Voit-on en effet qu'il s'agisse de transgressions individuelles ou peu nombreuses ? Non : c'est de toutes parts, comme à un signal donné, qu'on se lève pour tout confondre, le bien, le mal, dans un même chaos.

..... Et l'hôte craint son hôte,  
Le beau-père son gendre ; et des frères entre eux  
Rarement l'intérêt n'a point brisé les nœuds ;  
L'époux avare immole une épouse perfide ;  
La marâtre prépare un breuvage homicide ;

*Le fils des jours d'un père accuse la longueur....*[\[53\]](#).

Et ce n'est là qu'un coin du tableau ; le poète n'a pas décrit deux camps ennemis dans le même peuple ; le père jurant de défendre ce que le fils a fait serment de renverser ; la patrie livrée aux flammes par la main d'un citoyen ; les routes infestées de cavaliers qui volent par essaim à la découverte des refuges de proscrits ; les fontaines publiques empoisonnées[\[54\]](#) : la peste créée de main d'homme ; des tranchées creusées par nous-mêmes autour de nos proches assiégés ; des prisons encombrées ; l'incendie dévorant les cités entières ; des gouvernements désastreux ; la ruine des États et des peuples complotée dans l'ombre ; la gloire prostituée à des actes qui sous le règne des lois sont des crimes ; les rapt, les viols, ton plus pur organe, ô homme ! que la débauche n'excepte pas de ses souillures !

## DE LA COLÈRE

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

## IX.

Ajoute la foi publique parjurée par les nations, et les pactes rompus ; la force faisant sa proie de tout ce qui ne peut résister ; les captations, les vols, les fraudes, les dénégations de dépôts, tous crimes pour lesquels nos trois forums<sup>[55]</sup> ne suffisent pas. Si tu veux que le sage s'irrite en proportion de l'indignité des forfaits, ce ne sera plus de la colère, ce sera du délire.

Il est mieux de penser qu'il ne faut point de colère contre l'erreur. Que dirais-tu de l'homme qu'indigneraient les faux pas de son compagnon dans les ténèbres, la surdité d'un esclave qui n'entendrait pas l'ordre du maître, la distraction d'un autre qui négligerait ses devoirs pour considérer les amusements et les insipides jeux de ses camarades ? En voudrais-tu aux gens d'être atteints de maladie, de vieillesse, de fatigue ? Entre autres infirmités des mortels il y a cet aveuglement d'esprit qui leur fait une nécessité non seulement d'errer, mais d'aimer leurs erreurs. Pour ne pas t'irriter contre les individus, fais grâce à l'espèce tout entière ; enveloppe l'humanité dans la même indulgence. Si tu t'emportes contre le jeune homme ou contre le vieillard qui fait une faute, emporte-toi contre l'enfant qui doit faillir un jour. Or peut-on en vouloir à cet âge qui n'est pas encore celui du discernement ? Il y a une plus forte excuse, et plus légitime, pour l'homme que pour l'enfant. Car la condition de notre naissance, c'est d'être sujets à autant de maladies de l'âme que du corps ; non que notre intelligence soit lente ou obtuse, mais nous employons mal sa subtilité, nous sommes les uns pour les autres des exemples de vices. Chacun suit ses devanciers dans la mauvaise route qu'ils ont prise ; et comment ne pas excuser qui s'égaré sur une voie devenue la voie publique ?

## DE LA COLÈRE

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

## X.

La sévérité d'un chef d'armée punit les faits particuliers ; mais il faut bien faire grâce quand c'est toute l'armée qui déserte [56]. Qui désarme la colère du juge ? la foule des coupables. Il sent trop l'injustice et le péril de s'irriter contre des torts qui sont ceux de tous. Chaque fois qu'Héraclite sortait et qu'il voyait autour de lui tant de gens vivre ou plutôt périr si déplorablement, il pleurait et avait pitié de ceux surtout qu'il rencontrait joyeux et s'applaudissant de leur sort : c'était de la sensibilité, mais plus encore de la faiblesse ; et lui-même était parmi les gens à plaindre. Démocrite au contraire, dit-on, ne se trouvait jamais en public sans rire, tant il était loin de prendre au sérieux ce qui se faisait le plus sérieusement. La colère ici-bas est-elle raisonnable ? Il y faudrait ou rire ou pleurer de tout. Le sage ne s'irritera pas contre ceux qui pèchent ; et pourquoi ? Parce qu'il sait que la sagesse ne naît pas avec nous, qu'il faut l'acquérir ; que dans le cours des siècles à quelques hommes à peine y arrivent, parce que la condition humaine en cette vie lui est bien connue, et qu'un bon esprit n'accuse pas la nature. Ira-t-il s'étonner que des fruits savoureux ne pendent point aux buissons sauvages ? S'étonnera-t-il que les épines et les ronces ne se chargent point de quelque substance nourricière ? On n'est pas choqué d'une imperfection que la nature défend comme son œuvre [57]. Le sage donc, toujours calme et juste pour les erreurs, nullement ennemi, mais censeur de ceux qui pèchent, ne sort jamais sans se dire : « Je vais rencontrer beaucoup d'hommes adonnés soit au vin, soit à la débauche, beaucoup d'ingrats, beaucoup d'âmes avides ou agitées par les furies de l'ambition. » Il verra tout cela d'un œil aussi bienveillant que le médecin voit ses malades. Est-ce que le maître du vaisseau dont la charpente désunie fait eau de toutes parts s'en prend aux

matelots ou au bâtiment ? Il fait mieux : il court au remède, ferme passage à l'onde extérieure, rejette celle qui a pénétré, bouche les ouvertures apparentes, combat par un travail continu les infiltrations cachées qui remplissent insensiblement la cale, et ne se rebute pas de voir l'eau se renouveler à mesure qu'on la fait sortir. Il faut une lutte infatigable contre des fléaux toujours actifs et renaissants, non pour qu'ils disparaissent, mais pour qu'ils ne prennent pas le dessus.

## DE LA COLÈRE

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

## XI.

« La colère, dit-on, a cela d'utile, qu'elle nous sauve du mépris, qu'elle effraye les méchants. » D'abord la colère, si son pouvoir égale ses menaces, par cela même qu'elle se fait craindre, se fait haïr. Or il est plus dangereux d'inspirer la crainte que le mépris. Mais si la colère est impuissante, elle n'en est que plus exposée au mépris et n'évite pas le ridicule ; car quoi de plus pitoyable qu'un courroux qui s'exhale en stériles éclats ? Et, puis, se faire craindre n'est souvent pas une preuve de supériorité ; et je ne réclamerais pas pour le sage l'arme de la bête féroce, la terreur. Eh ! ne craint-on pas aussi la fièvre, la goutte, un ulcère rongeur ? Et s'ensuit-il qu'il y ait quelque chose de bon dans ces maux ? Loin de là, le mépris, le dégoût, l'horreur ne viennent-ils pas toujours de l'effroi qu'un objet nous cause ? La colère, par elle-même, est hideuse et peu à craindre : mais beaucoup la redoutent comme l'enfant a peur d'un masque difforme. Et puis l'effroi ne rejaillit-il pas sur celui qui l'inspire ; peut-on se faire craindre et rester soi-même en sécurité ? Rappelle-toi ce vers de Labérius, récité au théâtre dans le fort de la guerre civile, et qui frappa vivement tout le peuple, comme l'expression du sentiment universel :

*Et qui fait peur à tous, de tous doit avoir peur*<sup>[58]</sup>.

Ainsi l'a voulu la nature : tout ce qui est grand par la terreur doit en ressentir le contrecoup. Le cœur du lion tressaille aux plus légers bruits ; les plus fiers animaux s'effarouchent d'une ombre, d'une voix, d'une odeur inaccoutumée ; tout ce qui se fait craindre tremble à son tour. Le sage n'a donc pas lieu de souhaiter qu'on le craigne.

## DE LA COLÈRE

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)**XII.**

Et ne t' imagine pas que la colère soit quelque chose de grand parce qu'elle effraie. On s'effraie aussi des choses les plus viles, des poisons, de la dent meurtrière d'un reptile ou d'un animal féroce. Est-il étrange que de nombreuses troupes de bêtes fauves soient arrêtées, repoussées vers le piège par un cordon de plumes bigarrées, qui doit le nom d'épouvantail à l'effet qu'il produit ? L'être sans raison a peur sans motif. Un char en mouvement, une roue qui tourne, fait rentrer le lion dans sa loge ; le cri du porc épouvante l'éléphant. La colère nous inspire la même crainte que l'ombre à l'enfant, qu'une plume rouge à la bête sauvage ; elle n'a rien de la fermeté du vrai courage, mais elle intimide les âmes faibles. « Ôtez donc de ce monde l'iniquité, me dira-t-on, si vous voulez en ôter la colère. Or l'un n'est pas plus possible que l'autre. » D'abord, on peut se préserver du froid, quoique l'hiver soit dans la nature, et de la chaleur malgré les mois d'été, soit par les avantages du lieu, qui garantissent des intempéries de la saison, soit que des organes endurcis nous rendent insensibles au chaud comme au froid. Ensuite retourne la proposition et dis : Il faut arracher la vertu du cœur humain avant d'y admettre la colère ; car le vice est incompatible avec la vertu. Et il est aussi impossible d'être en même temps irascible et sage, que malade et sain. « On ne peut, dit-on, bannir entièrement la colère, la nature humaine ne le permet pas. » Cependant il n'est rien de si difficile et de si pénible que l'esprit humain ne puisse vaincre, rien qu'on ne se rende familier par une pratique assidue, point de passion si sauvage et si indomptée, qui ne plie enfin au joug de la discipline. Tout ce que l'âme se commande elle l'obtient<sup>[59]</sup>. Des hommes sont parvenus à ne rire jamais, ou à renoncer soit au vin, soit aux femmes, soit même aux habitudes de tous<sup>[60]</sup>, ou à se contenter d'un court

sommeil pour prolonger d'infatigables veilles, ou à courir en montant sur la plus mince corde, ou à porter d'énormes fardeaux, qui dépassent presque les forces humaines, ou à plonger à d'immenses profondeurs et à rester longtemps sous les eaux sans reprendre haleine.

---

**DE LA COLÈRE**

## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**XIII.**

Il est mille autres choses où la persévérance force tout obstacle et fait voir que rien n'est difficile à l'âme qui s'impose la loi de l'endurer. Dans les faits que je viens de citer, le prix était nul ou peu digne d'un travail si opiniâtre. Qu'obtient en effet de si brillant l'homme qui s'est exercé à courir sur la corde tendue, à charger ses épaules de poids énormes, à ne pas laisser clore ses yeux au sommeil, à pénétrer au fond de la mer ? L'encouragement était mince, et pourtant ici la constance est venue à bout de son œuvre. Et nous n'appellerons pas à notre aide cette patience qu'attend une récompense si haute, le calme inaltérable et la félicité de l'âme ? Qu'il est beau d'échapper à la colère, cette horrible maladie, et en même temps à la rage, à la violence, à la cruauté, à la démence, à tout son cortège de passions !

Ne cherchons point une apologie et une excuse à nos emportements, en les présentant comme utiles ou inévitables ; car quel vice a jamais manqué d'avocat ? Ne dis point : « La colère ne peut s'extirper. » Ils sont guérissables les maux qui nous travaillent ; et la nature elle-même, qui nous créa pour le bien, vient en aide à qui veut se corriger<sup>[61]</sup>. D'ailleurs la route des vertus n'est pas, comme il l'a semblé à quelques-uns, difficile et escarpée : c'est de plain-pied qu'on arrive à elles. Je ne vous propose point là une chimère : on chemine aisément vers la vie heureuse<sup>[62]</sup>, partez seulement sous de bons auspices et avec l'assistance des dieux. Ce qui est bien plus difficile, c'est de faire ce que vous faites. Quel plus doux repos en effet que celui d'une âme en paix, et quoi de plus fatigant que la colère<sup>[63]</sup> ? Quoi de plus calme que la clémence, et de plus affairé que la cruauté ? La chasteté est en plein loisir ; l'incontinence, toujours préoccupée ; toutes les vertus s'entretiennent sans beaucoup d'efforts : les

vices coûtent cher à nourrir<sup>[64]</sup>.

Doit-on écarter la colère ? C'est ce qu'avouent en partie ceux mêmes qui disent qu'il faut la modérer. Proscrivons-la tout à fait : rien d'utile n'en pourrait sortir ; sans elle le crime sera plus aisément, plus justement prévenu, et le méchant puni et ramené au bien.

---

**DE LA COLÈRE**

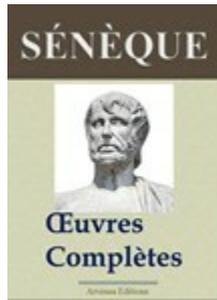
## Livre II

[Liste des titres](#)[Table des matières](#)

---

**XIV.**

Le sage accomplira tous ses devoirs sans aucun impur auxiliaire, sans s'associer rien qu'il faille maintenir avec inquiétude dans son juste tempérament. Jamais donc la colère ne doit être admise : on peut parfois la simuler<sup>[65]</sup>, s'il faut commander l'attention d'esprits paresseux, comme on emploie l'aiguillon et la torche pour exciter un cheval lent à prendre sa course. Souvent l'ascendant de la crainte est nécessaire, quand la raison est impuissante. Mais la colère n'est pas plus utile à l'homme que l'abattement ou l'effroi. « Quoi ! ne survient-il pas des occasions qui la provoquent ? » C'est alors surtout qu'il faut lui résister. Il n'est pas difficile de maîtriser son âme, lorsqu'on voit l'athlète, qui s'occupe de la plus grossière partie de lui-même, supporter les coups et la douleur pour épuiser les forces de l'adversaire ; s'il riposte, c'est l'à-propos qui l'y invite, jamais le ressentiment. Pyrrhus, dit-on, ce grand maître d'exercices gymniques, recommandait toujours à ses élèves de ne point s'irriter. La colère, en effet, trouble tous les calculs de l'art, c'est de frapper seulement, non de parer, qu'elle se préoccupe. Ainsi souvent la raison conseille la patience ; la colère, la vengeance, et d'un mal d'abord supportable, elle nous jette dans un pire. Un seul mot blessant coûta parfois l'exil à qui ne sut pas l'endurer ; pour n'avoir pas digéré en silence une faible injure, on s'est vu écrasé sous d'affreuses catastrophes, et tel qui s'est révolté d'une légère restriction à la plus large indépendance s'est attiré le joug le plus accablant.



Sénèque : Oeuvres complètes et annexes

Acheter l'intégralité du livre :



Bénéficiez d'offres privilégiées en vous abonnant à notre lettre d'actualité.  
Vous serez informé des mises à jour de cette édition et de nos nouvelles publications:



Ou rendez-vous sur notre site internet :

[www.arvensa.com](http://www.arvensa.com)

©Arvensa® Editions

[1] A ne pas confondre avec Sénèque l'Ancien, son père. Quand il s'agit de les différencier, on précise volontiers Sénèque le Jeune, ou Sénèque le Philosophe ou encore Sénèque le Tragique. (Nde)

[2] Huile sur toile (1615) de Pierre-Paul Rubens (1577-1640). Musée du Prado. Madrid.

[3] Statue de Sénèque à Cordoue, où le philosophe naquit entre l'an IV av. JC et l'an I ap. JC.

[4] Un de ses contemporains, l'auteur de la tragédie d'*Octavie*, met ces vers dans la bouche de Sénèque :

Que j'étais plus heureux, loin des traits de l'envie,  
Sur ces rochers de Corse où je cachais ma vie !  
Mon esprit, délivré des chaînes des Césars,  
S'occupait de lui-même et cultivait les arts.  
Quel plaisir d'admirer l'œuvre de la nature,  
Du séjour de ses fils l'immense architecture,  
Vous, cieux, plus grands encore, char sacré du soleil !  
(Acte II, V. 368.)

[5] Tacite, *Annal.*, XII, XIII. Trad. de Burnouf.

[6] Burnouf n'est pas éloigné de penser, comme Diderot, que l'éloge de la sagesse et de la prévoyance de Claude n'était, dans l'intention de Sénèque, qu'une sanglante ironie ; qu'il aurait pu, lui rhéteur si habile, dissimuler adroitement ce côté faible de l'empereur mort ; mais qu'il avait voulu faire voir au jeune César comment le bon sens populaire fait justice des éloges mensongers, même quand ils sont dans la bouche d'un prince.

[7] *Procul differre cunctos principes Neronis quinquennio*. Aurelius Victor.

[8] « Si le tyran demande, comme cadeaux d'un grand prix, des artistes, des courtisanes, de ces choses qui peuvent amollir son humeur féroce, volontiers les lui offrirai-je. » Sén., *des Bienfaits*, VII, XX.

[9] Mention de l'éditeur.

[10] « Je ne crois aucunement le tesmoignage de Dion l'historien. Car outre qu'il est inconstant, qu'après avoir appelé Sénèque très sage tantost, et tantost ennemy mortel des vices de Néron, le fait ailleurs avaricieux, usurier, ambitieux, lasche, voluptueux, et contrefaisant le philosophe à fausses enseignes ; sa vertu paroist si vive et vigoureuse en ses escrits, et la défense y est si claire à aucune de ces imputations, comme de sa richesse et despense excessive, que je n'en croirais aucun tesmoignage au contraire. Et d'avantage, il est bien plus raisonnable de croire en telles choses les historiens romains, que les Grecs et estrangers. Or Tacitus et les autres parlent très honorablement et de sa vie et de sa mort, et nous le peignent en toutes choses personnage très excellent et très vertueux. Et je ne veux alléguer autre reproche contre le jugement de Dion, que celui-cy, qui est inévitable : c'est qu'il a le sentiment si malade aux affaires romaines qu'il ose soutenir la cause de Julius César contre Pompéius, et d'Antonius contre Cicero. » Montaigne, liv. II, chap. XXIII.

[11] *Adverso rumore Seneca erat, quod oratione tali confessionem scripsisset.* Le meilleur interprète de Tacite, Burnouf, a traduit comme nous, sauf un trait important mal rendu : « Aussi ce n'était plus sur Néron que tombait la *censure publique* (*censure publique*, pour *rumor*, est de beaucoup exagéré) ; sa barbarie était trop au-dessus de toute indignation : c'était sur Sénèque, auquel on reprochait d'avoir tracé dans ce discours un horrible aveu. » Remarquons d'abord ce subjonctif *quod scripsisset*, mis au lieu de l'affirmatif *scripserat*. La première forme exprime un doute réel, une allégation à prouver ; prenons même la phrase dans le sens plus net : *Rumor erat Senecam scripsisse, le bruit courait qu'il avait...*, ce ne serait toujours qu'un on dit. *Quod* ne signifie point ici *parce que*, mais *que, comme quoi il aurait*, locution de procédure qui a passé de nos jours dans le journalisme, *aux faits divers*, locution ordinaire aux meilleurs auteurs latins de tout âge, après les verbes *croire, désirer, prétendre, accuser, raconter* et autres analogues : voir Vossius ; *De Grammat.*, liv. VII, chap. XX et LXII, où il cite à foison Plaute, Cicéron, Sénèque, Pline le jeune, etc. Finissons par cette phrase si étrangement concordante et si concluante de Quintilien, lequel est de l'âge de Tacite par le style : *Socrates accusatus est quod corrumperet juventutem.* (*Institut. Orat.* IV, XV.) Traduira-t-on : *Socrate fut accusé parce qu'il corrompait...*, ce que n'admet certes ni Quintilien ni personne ?

[12] Ces deux mêmes mots *adverso rumore* se retrouvent en effet dans Tacite, à propos du général Suetonius *faussement* accusé de trahison par la multitude : *Apud paucos ea ducis ratio probata, in vulgus adverso rumore fuit.* (*Hist.*, II, XXVI.) *Approuvé du petit nombre, ce calcul du chef fut interprété en mal par la multitude.* Traduction de Burnouf, qui ajoute en note : « Tacite a dit, *Sup.* XXIII, que les soldats prêtaient de coupables motifs à toutes les actions de leurs chefs, et, I, LXXIII, il a exprimé par *adversa fama* une interprétation *maligne* et défavorable. » Donc, dans ces deux cas, comme dans notre note précédente, l'épithète de Tacite désigne une calomnie au lieu d'une vérité.

[13] *Annal.*, XV, LXV. Nouvelle preuve qu'ils ne le regardaient pas comme l'apologiste du parricide, qu'ils n'étaient pas guidés par le *rumore adverso*. De là aussi ces vers de Juvénal :

Si Rome en liberté votait dans ses comices,  
 Quel être si pervers, si gangrené de vices,  
 A Sénèque oserait préférer un Néron ?  
 (Satire VIII, 210, trad. de Dubos.)

[14] Cet éloge concorde admirablement avec ce que Sénèque, malade peu de temps auparavant, et songeant, comme on va le voir, à prévenir la mort, écrivait à Lucilius son ami : « Ma Pauline est cause que ma santé a plus de prix pour moi. Oui, *comme je sais que sa vie tient à la mienne*, je commence, par égard pour elle, à m'écouter un peu : et aguerri par la vieillesse sur bien des points, je perds sur celui-ci le bénéfice de mon âge. Je me représente que dans ce vieillard respire une jeune femme qu'il faut ménager ; et comme je ne puis gagner sur elle d'être aimé avec plus de courage, elle obtient de moi que je m'aime avec plus de soin. Il faut condescendre à nos légitimes affections, et quelquefois, *quand tout nous presserait de mourir*, à la pensée des siens il faut, même au prix de la souffrance, rappeler à soi la vie et retenir le souffle qui s'exhale. » *Lettre CIV*. C'est cette Pauline dont Dion Cassius dit qu'elle fut contrainte par Sénèque à partager son supplice.

[15] Thraséas, peu après, fit avec son sang la même libation. Socrate mourant avait dit : « Nous devons un coq à Esculape. » Nobles et ingénieux symboles par lesquels ces trois martyrs rendaient grâce au Dieu qui les délivrait des maux de cette vie.

[16] Tacite, *Annal*, XV, LXI et suiv. Nous avons généralement suivi la traduction de Burnouf.

[17] *De la corruption des lettres romaines*, par M. Villemain, 1846.

[18] Rien que la répétition d'un mot produit quelquefois une pensée. Ainsi, dans la lettre envoyée au sénat après le meurtre d'Agrippine, Sénèque fait dire à Néron qui feignait d'avoir couru un grand péril : « Je ne me crois pas encore sauvé, ni ne m'en réjouis. (*Institut. Orat.* » VIII, V, § 18.)

[19] Ceci nous semble excessif. Du moins, dans les volumineux ouvrages qui nous restent de lui, à côté de grands éloges et sauf quelques traits fort ménagés où il relève, comme on l'a pu faire de tout temps, certaines redondances cicéroniennes, on ne peut voir en Sénèque le détracteur d'aucun écrivain du grand siècle. Ovide seul est l'objet de sa censure méritée. Toutes ses critiques littéraires ne sont pas moins judicieuses que celles de Quintilien lui-même.

[20] Quintilien, *Instit. Oral.* X, II. Texte latin de Lemaire.

[21] « Sous Caligula, sous Claude, sous Néron, lorsque le despotisme, au lieu d'être froidement pervers, s'emportait en frénésie barbare, l'imagination des écrivains prit quelque chose de cette folie désordonnée et de ces affreux caprices qu'ils avaient devant les yeux. » Villemain, *Corruption des lettres romaines*.

[22] *Rapport de M. Villemain à l'Académie française* (1854). On peut consulter en outre une excellente *Étude critique sur les rapports supposés entre Sénèque et saint Paul*, par M. Ch. Aubertin (1 vol., 1857), où les opinions de M. Amédée Fleury sont savamment réfutées.

[23] Ces notes critiques et historiques, sont placées, au sein de notre édition numérique,

en annotation des textes auxquelles elles correspondent (NDE).

[24] *Caïn et Abel*. Mosaïque. Chapelle Palatine de Palerme. Italie.

[25] Présentation de l'éditeur.

[26] *Novatus*. Celui des frères de Sénèque qui, par suite d'adoption, prit le nom de Junius Gallio, et au tribunal duquel saint Paul fut amené par les Juifs.

[27] Voir liv II, XXVI. Ruat vel in me, dummodo in fratrem ruat.  
(Senec. *Thyest* v. 190).

Tombe sur moi le ciel pourvu que je me venge !

Il est beau de mourir après ses ennemis. (Corneille. *Rodog*. V, sc. 1.)

Félix jacet, quicumque quos odit premit. (Senec. *Hercul. Cæteus*.)

Et qui tue en mourant doit mourir satisfait. (Rotrou.)

[28] Themistius. Iratum ab insano non nisi tempore dislare. Cato major. Ira furo brevis est  
Horat.

[29] Imité par saint Basile dans son homélie sur le même sujet.

[30] Le tigre déchire sa proie et dort.... (*Génie du Christianisme, sur la Conscience*.)

[31] Voir Cic. *Tusculan.*, IV, XVIII.

[32] « Toutes les passions sont sœurs : une seule suffit pour en exciter mille ; et les combattre l'une par l'autre n'est qu'un moyen de rendre le cœur plus sensible à toutes. Le seul instrument qui sert à les purger c'est la raison. » (Rousseau, *sur les Spectacles*.)

[33] La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille.  
(Piron, *Métromanie*, acte III, scène IX.)

« La vaillance n'a pas besoin de cholère, parce qu'elle est trempée de raison et de jugement, là où l'ire et la fureur sont fragiles, pourries et aisées à briser. C'est pourquoi les Lacédémoniens ôtent avec le son des flûtes la colère à leurs gens, quand ils vont combattre, et devant le combat ils sacrifient aux Muses, à cette fin que la raison leur demeure. » (Plutarq., *de la Cholère*, trad. d'Amyot.)

[34] Les Romains faisaient grand usage d'eau chaude dans leurs repas, et la buvaient soit pure, soit mêlée avec du vin et du miel.

[35] C'est le mot du Christ : Pardonnez-leur, mon père, ils ne savent ce qu'ils font. Voir aussi Sénèque, des Bienfaits, V, XVII ; et Platon, des Lois, V.

[36] « Double poids et double mesure sont deux choses abominables devant Dieu. Quel homme peut dire : « Mon cœur est pur, je suis net du péché ? » (*Prov.* de Salomon.)

[37] Plusieurs de ceux qui avaient conspiré la mort de Néron, dit Suétone, s'en vantaient même auprès de lui en disant qu'ils ne pouvaient mieux servir un homme souillé de tous les forfaits qu'en lui donnant la mort. (Voir aussi Dion, LXII, XXIV. Tacite, *Ann.*, XV, LXVIII et surtout Sénèque, *des Bienfaits*, VII, XX.)

[38] *Perversa*, endossée à l'envers, en signe d'affliction.

[39] Voir un parallèle semblable dans Pope, *Essai sur l'homme*, II.

Cf. Cicér., *des Devoirs*, I, XXV.

[40] Philosophe péripatéticien, né à Rhodes, vécut sous Ptolémée Philadelphie, vers la 127<sup>e</sup> olympiade, an 272 avant Jésus-Christ. Souvent cité par Plutarque, *Traité de la Colère*. Tous ses ouvrages sont perdus.

[41] Eripere telum, non dare, irato decet. (P. Syrus.)

[42] Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

(Voltaire, épître lxxxv.)

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

(Lamartine à Byron.)

Et voir Suét., *Caligula*, XXII.

[43] *Iliade*, XXIII, 724.

[44] Voir la lettre XXXII. Et Pline : *In tecta jam silvæ scandunt. Hist.*, XV, XIV. Et Sénèque le père, *Controv.*, IX : « Ces forêts plantées sur nos maisons qu'elles pourrissent : ombre et fumée plutôt que verdure ! »

[45] Comme Fickert, je lis : *tacius* et non *ictus*, d'après les meilleurs manuscrits.

[46] Voir *des Bienfaits*, IV, XVII, et Lettre XCVII ; et Cic., *de Finib.*, XXII ; et surtout Balzac, *le Prince*, chap. XXI.

[47] Ptolémée Dionysius, roi d'Égypte, qui, par le conseil de ses deux ministres, Achilles et Théodote, fit trancher la tête à Pompée. Ce roi avait à peine douze ans.

[48] Mais qu'entend-il ? Le tambour qui résonne :

Le sang remonte à son front qui grisonne ;

Le vieux coursier a senti l'aiguillon.

(Béranger.)

[49] Lacune. Voir Louis Racine développant ces mêmes idées dans son épître *sur l'âme des bêtes*.

[50] Il fut condamné sous Auguste. V. Tacit., *Ann.* III, 68.

[51] Voir *le Loisir du sage*, au début, et les Lettres VII et XXXIX. « L'amphithéâtre est le temple de tous les démons ; là siègent autant d'esprits immondes qu'il peut tenir d'hommes ; le théâtre est le repaire tout spécial de l'impudicité. » (Tertull., *de Spect.*, XII.)

[52] Voir *des Bienfaits*, VI, XXXVIII.

[53] Ovide, *Métam.*, I, 144.

[54] Le consul M, Aquilius, pour réduire les villes d'Asie, fit empoisonner les canaux des fontaines. (Florus, II, XX.)

[55] Le *Forum romanum* construit, dit-on, par Romulus, entre le Capitole et le mont Palatin ; celui que Jules César bâtit après la bataille de Pharsale, et celui d'Auguste. Un quatrième fut bâti par Trajan.

[56] *Quidquid multis peccatur, inultum est.* (Luc., *Pharsal.*, V, vers 260.) Voir saint

Augustin, *Ép.* LXIV.

[57] Oui, je vois ces défauts, dont votre âme murmure,  
Comme vices unis à l'humaine nature ;  
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé  
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,  
Que de voir des vautours affamés de carnage,  
Des singes malfaisants et des loups pleins de rage.  
(Molière, *Misant.*, sc. I.)

[58] Même pensée au chap. XVI du liv. 1, et au traité de *la Clémence* XI et XIX, et dans la tragédie d'*Œdipe* :

Timet timentes : metus in auctorem redit.(Acte III, sc. I.)

[59] Je vois de quels efforts vos sens sont combattus,  
Mais les difficultés sont le champ des vertus ;  
Avec un peu de peine on achète la gloire :  
Qui veut vaincre est déjà bien près de la victoire :  
Se faisant violence on s'est bientôt dompté,  
Et rien n'est tant à nous que notre volonté.  
(Rotrou, *Venceslas*.)

[60] Je lis avec deux mss. Fickert : *omnium more*.

[61] Maxime prise par Rousseau pour l'épigraphe de son *Émile*.

[62] « Mais si peut-on y arriver, qui en sçait l'adresse, par des routes ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes, plaisamment et d'une pente facile et polie. » (Montaigne, I, XXV. Marc-Antoine, V, IX.)

[63] « On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer.... » (La Bruyère, *Du Cœur*.)

[64] « Il en coûte plus pour nourrir un vice que pour élever deux enfants. » (Franklin.)

[65] « Ay-je besoing de cholère et d'inflammation, je l'emprunte et je m'en masque. » (Montaigne, III, X.)

## Table des Matières

ARVENSA ÉDITIONS	2
NOTE DE L'ÉDITEUR	3
CATALOGUE DES ŒUVRES COMPLÈTES NUMÉRIQUES	5
SÉNÈQUE	7
LISTE DES TITRES	9
NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE SÉNÈQUE	13
DE LA COLÈRE	39
Table des matières	42
Présentation	45
Livre I	46
Livre II	76